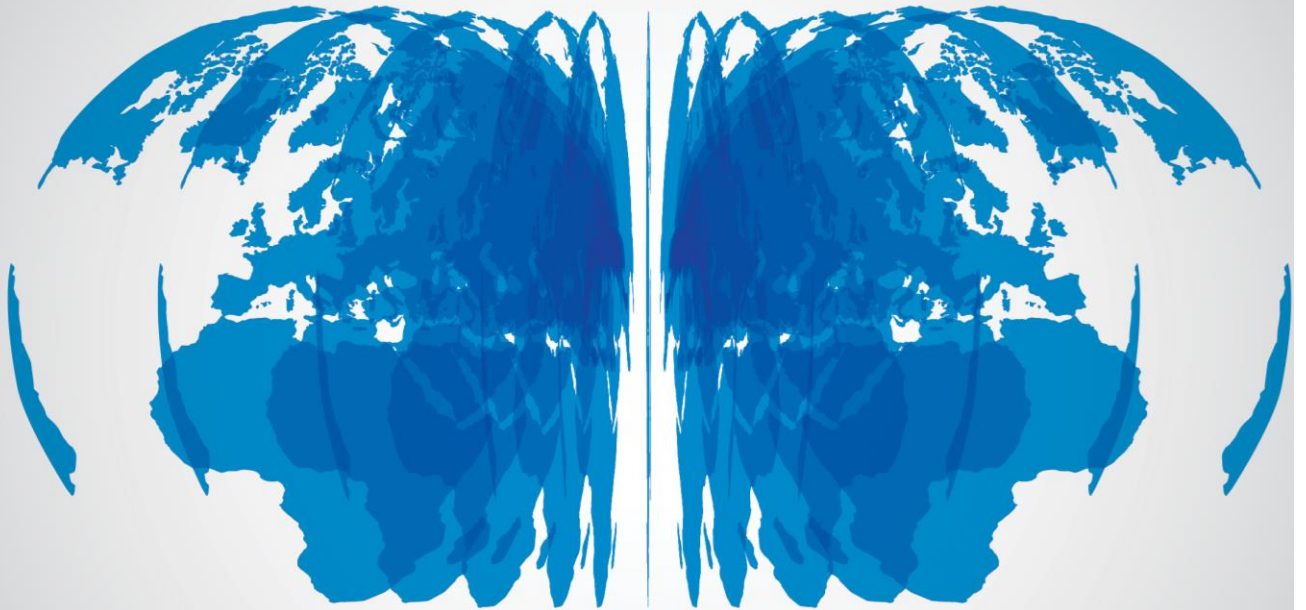


El mundo visto desde abajo Le monde vu d'en bas The world seen from below



Esquema de informe para el Comité Internacional del FSM
Draft Report for the International Council of the WSF
Esquisse de rapport pour le comité international du FSM



DOCUMENTOS / DOCUMENTS
Diciembre / December / Décembre 2016

intercol!net

Durante la reunión última del CI en Montreal en Agosto último, la decisión fue de constituir 5 grupos de trabajo para preparar el próximo encuentro en Porto Alegre en enero 2017. Uno de los debe proponer una análisis de la conjuntura Internacional sobre los desafíos del movimientos populares. La relatoría está coordinada por Pierre Beaudet de Intercoll con la participación active de más de 30 compañeros et compañeras de varios países en el mundo.

Last August, the IC decided to set up five working groups to prepare the Porto Alegre meeting in January. One of these groups was mandated to produce a global overview of the challenges currently facing popular movements in different parts of the world. The report is coordinated by Pierre Beaudet (Intercoll) with the participation of more than thirty compañeros and compañeras from all over the world.

En août dernier à Montréal, le comité international a mandaté divers groupes de travail pour préparer la prochaine rencontre du CI à Porto Alegre en janvier 2017. Un de ces groupes a été mis en place pour préparer une analyse de la conjoncture. Le groupe est coordonné par Pierre Beaudet d'Intercoll, avec la participation de plus de 30 camarades de divers pays.

Gracias a

Gilbert ACHCAR (France) Christophe AGUITON (France), Geneviève AZAM (France), Walter Baier (Austria), Jorge Beinstein (Argentina), Nicola BULLARD (Australia), Ronald Cameron (Quebec) Jennifer COX (USA), Dembe Soussa DEMBELE (Sénégal), Pascale Dufour (Quebec) Eda DUAGUN (Kurdistan). Roger ETKIND (South Africa), Mireille FANON MENDES FRANCE (France), Pierre GEORGE (France), Leo GABRIEL (Austria), Maher HANINE (Tunisie), Kamal LAHBIB (Maroc), Rene LAU (China), Shengjing LIN (China), Carminda MAC LORIN (Québec), Firoze MANJI (Kenya), Gustave MASSIAH (France), Francine MESTRUM (Belgique), Moema MIRANDA (Brazil), Vijay PRASHAD (India), Christian PILICHOWSKI (France), Pierre ROUSSET (France), Boaventura de Sousa SANTOS (Portugal), Juliette SEGARD (France), David Sogge (Netherlands), Pablo Solon (Bolivia), Hamouda SOUBHI (Maroc), Maristella SVAMPA (Argentina), Emilio TADDEI (Argentina), Gina VARGAS (Peru), Immanuel WALLERSTEIN (USA), Chico WHITAKER (Brazil), Abdelkader ZRAIH (Maroc)

Pierre Beaudet (pbeaudet@uottawa.ca)

Table des matières / Table of Contents / Tabla de contenido

Global Trends / Les grandes tendances / Reflexiones globales

- Confronting the Crisis (MST)
- Le capitalisme, la gauche et les alternatives (Mestrum)
- Irrupción y inflexión de los movimientos sociales (Modonesi y Svampa)
- Capitalism, the Left and Alternatives (Mestrum)
- Rethinking the Left (Fraser)
- Combatir la lógica del poder (Solón)
- Le nouveau monde qui tarde à apparaître (Massiah)
- Municipalismo y internacionalismo (Shea, Bárcena, Ferrer y Roth)
- The Era of Trump (Wallerstein)
- Esperando a Trump (Beinstein)

América Latina / Amérique du Sud / South America

- América Latina: ofensiva neoliberal y resistencia popular (Taddei)
- Ir más allá (Vargas)

África al Sur del Sahara / Afrique subsaharienne / Africa South of the Sahara

- African Resistance to Capitalism (Manji)
- Crises et résistances africaines (Dembélé)
- South Africa : Tough Times and Hard Struggles

Maghreb-Machrek

- Le Maghreb-Machrek six ans plus tard (Hanin)
- The Arab Uprisings Six Years Later (Achcar)

Asia del Este / Asie de l'Est / East Asia

- Grassroots Environmental Struggles in China (Lau)
- Corée du Sud : Le Mouvement des chandelles (Rousset)

Asia del Sur / Asie du Sud / South Asia

- India Has Made Labor History (Prashad)
- Inde : les mouvements face au fondamentalisme hindou (Segard)

América Del Norte / Amérique du Nord / North America

- The Center Cannot Hold (US Social Forum)
- Victory at Standing Rock (Sheppard)
- After the Carrés rouges (Beaudet)

Europa / Europe

- L'Europe des turbulences (Aguiton)
- Facing the Abyss (Baier)

El Futuro del FSM / L'avenir du FSM / The future of the WSF

- Réinventer le Forum (Mestrum)
- El Nave Va (Whitaker)
- Reinventing the Forum (Mestrum)
- Why the World Social Forum Still Matters (Wallerstein)
- Questions sur l'avenir du FSM (Cameron)
- Le FSM et l'engagement militant (Dufour)
- From Resistance to Alternatives (Menon)
- What Next for the WSF (Manji)
- Le FSM et l'altermondialisme en Afrique (Dembélé)

Introducción / Introduction

L'année 2017 s'annonce houleuse et incertaine. Il est certain que l'élection du président le plus à droite dans l'histoire des États-Unis est un fait politique significatif. La tendance serait moins évidente si on ne constatait pas l'irruption de mouvements et de partis de droite et d'extrême-droite un peu partout dans le monde, dans les États-membres de l'Union européenne, en Russie, en Turquie, aux Philippines, en Inde, au Brésil, en Argentine et ailleurs. C'est une tendance « lourde » qui, par ailleurs, n'est pas homogène à travers toutes sortes de singularités et de parcours spécifiques. En même temps que cette menace, un vaste mouvement populaire persiste et signe. En Corée du Sud, une immense mobilisation vient de forcer la démission d'une présidente corrompue. En Inde, la plus grande grève générale de l'histoire a eu lieu durant l'automne. Aux États-Unis dans le cœur du monstre, une alliance inédite d'autochtones et d'écologistes a vaincu la formidable machine de l'État et du secteur pétrolier à Standing Rock. Un peu partout, des résistances prennent forme, la plupart du temps « invisibles », fragmentées ou peu répercutées en dehors des circuits organisés. On peut penser, par exemple, à la résistance des communautés avec l'appui de la municipalité de Barcelone, aux étudiant-es du Chili, d'Afrique du Sud et du Québec, aux mouvements écologistes qui souvent gagnent la « bataille des idées » contre les méga projets et leurs conséquences désastreuses au Brésil, au Mexique, à la solidarité avec les réfugié-es qu'on constate en Allemagne, en Italie, en France, aux luttes des féministes polonaises. Autant de « petites » batailles qui deviennent de « petites » victoires, mais qui, en réalité, ne sont jamais aussi « petites » que cela. C'est donc un portrait énormément diversifié et en quelque sorte contradictoire qu'il faut démêler, ce qui exige des efforts prodigieux (!) et un travail laborieux et systématique d'enquêtes et de débats, dans une large mesure en dehors des sentiers battus, en conjuguant les leçons qui ressortent des luttes, avec les hypothèses politiques et théoriques que d'innombrables « intellectuels organiques » (à la Gramsci) élaborent, en prenant le pari audacieux de travailler avec et pour les mouvements populaires.

La compilation de textes multilingues qui vous est proposée dans ce recueil exprime seulement un petit fragment de ce travail.

Pierre Beaudet

2017 will certainly be marked by the most right-wing president in the history of the United States. This shift to the right and even to the ultra-right is a real threat considering the fact that it is rising world-wide, in the European Union, in South America, in India, Turkey, the Philippines and elsewhere. It is indicating that this wave will not going to be short-term. In the same time, popular movements continue to resist and even to win, like the mass civil uprising in South Korea. India had recently the biggest general strike of its history. An unusual alliance of environmentalists and Indigenous peoples was steadfast to defeat the US army and the oil giants in Standing Rock. Most of the resistance is in fact 'invisible' or fragmented, from community movements fighting for housing and water in Barcelona, to vigorous student mobilizations in South Africa, Chile, Quebec, defenders of the land in the Amazon and Mexico, solidarity movements with refugees in Germany and Italy and the struggle of Polish feminists. The struggles that might appear 'small' and

insignificant are never so 'small', often incubating larger and more in-depth movements.

To understand this immensely fragmented and complex reality requires a lot of work, investigations and analyses, that can only be produced by popular movements and their 'organic intellectuals' (a la Gramsci). To advance in developing new knowledge and new methodologies, these efforts must dare exploring 'outside the box'.

This multilingual compilation of texts offered here is a small fragment of that drive expressed in many people's movements world-wide.

Pierre Beaudet

El año 2017 se anuncia turbulante e incierto. Es cierto que la elección del Presidente más a la derecha en la historia de los Estados Unidos es un hecho político significativo. La tendencia sería menos evidente, si no se constatará la irrupción de movimientos y partidos de derecha y de extrema derecha en todo el mundo, en los Estados miembros de la Unión Europea, Rusia, Turquía, Filipinas, Brasil, Argentina y en otros lugares. Es una tendencia "grave" que, por otra parte, no es homogénea, puesto que se aprecian todo tipo de peculiaridades y recorridos específicos. Al mismo tiempo que se constata esta amenaza, un amplio movimiento popular persiste y se hace hoy. En Corea del Sur, una inmensa movilización acaba de forzar la dimisión de una presidenta corrupta. En la India, la mayor huelga general de la historia tuvo lugar durante el otoño. En Los Estados Unidos, en el corazón del monstruo, una alianza inédita de indígenas y ecologistas ha vencido la formidable máquina del Estado y del sector petrolero de Standing Rock. En todos lados, las resistencias toman forma, la mayoría del tiempo "invisibles", fragmentadas o con poca repercusión fuera de los circuitos organizados. Cabe pensar, por ejemplo, en la resistencia de las comunidades con el apoyo de la municipalidad de Barcelona, en los estudiantes de Chile, Sudáfrica y de Quebec, en los movimientos ecologistas que muy a menudo ganan la "batalla de ideas" contra los megaproyectos y sus consecuencias desastrosas en Brasil, México, en la solidaridad con los refugiados que se observa en Alemania, Italia, Francia y en las luchas de feministas polacas. Todas estas son "pequeñas" batallas que se convierten en "pequeñas victorias", pero que, en realidad, nunca son tan "pequeñas". Por lo tanto, hay un escenario enormemente diversificado y en cierto modo contradictorio que hay que desentrañar, lo que requiere enormes esfuerzos (!) y un trabajo arduo y sistemático de investigaciones y debates, en gran medida fuera de los senderos trillados, combinando las enseñanzas extraídas de las luchas, con los supuestos políticos y teóricos que innumerables "intelectuales orgánicos" (a la Gramsci) elaborarán, tomando la apuesta audaz de trabajar con los movimientos populares.

En esta compilación, vamos tentar de explorar un poco más esta diversidad de obras!

Pierre Beaudet

Reflexiones globales
Global Trends
Les grandes tendances



MST

Confronting the crisis¹

The crisis is not exclusive to Brazil

The current Brazilian moment means that the crisis is not exclusive to Brazil. Rather, it is still a result of the economic crisis started in 2008, which affected international capitalism, countries and organizations of the world economy. Capital throughout the world has a clear design for a way out of the crisis: lower commodity prices and reduce wages and workers' rights to ensure their rate of profit. This is the project that they are trying to deploy throughout Latin America and also involves realigning our countries with the United States. In Brazil, this project means reducing gains and social rights, handing over important mineral resources to foreign companies, as well as hydroelectric power plants, public banks and suspending social projects. In fact as capital faces a serious crisis, which means a falling rate of profit, failing companies, competition with other stronger foreign capitalists. It is also a concentration of wealth in the financial system. To recover their rate of profit they need to do away with historical rights won by workers. They need to raise the unemployment rate to force wages down. They need to reduce the public resources that previously went to education, health, agrarian reform, and apply these resources to their investment model. They need to complete the cycle of privatization which are sources of wealth and extraordinary income for the capitalists.

Our mission

These are difficult times, but also times of struggle. First, we need to study and know the situation. Bring together neighbors, friends, and have discussions, knowing the opinion of the popular movements and not getting carried away by the information that the mainstream media bombards us with every day. One should also know that the right will be more aggressive and it is important to guarantee the safety of all activists, taking care not to fall into provocations and preserve the heritage that we have built. Second, and more importantly, we have to block the movements of the right, showing our organized strength so that they realize that they cannot go above the laws without any consequence or end democracy in our country. Now the main thing is to be organized and fight. But we also need to build a Program of Emergency Measures, to help pull the country out of the crisis without taking away workers' rights, but passing the bill on to the capitalists. A program that invests in housing construction in urban centers, improves health care, creates more jobs with much-needed works projects, which carries out agrarian reform and improves the situation of food production in the countryside. The class struggle has intensified.

Le capitalisme, la gauche et les alternatives

Francine Mestrum (Global Social Justice)

*Nos encontramos ante la muerte de una de las mayores
estafas ideológicas de los siglos recientes*

Álvaro García Linera

Pour tous ceux qui pensent que 'le' capitalisme est l'obstacle majeur au succès de la gauche et des forces progressistes, il y a un constat déstabilisant: le capitalisme ne cesse de se développer, de se muer en quelque chose qu'il n'était pas auparavant. Et chaque fois que la gauche se décide de mieux analyser ce qui se passe concrètement, 'l'ennemi' prend une longueur d'avance et empêche la réflexion sur les alternatives et les stratégies pour le surpasser. C'est encore ce qui se passe aujourd'hui. 35 ans après l'introduction du néolibéralisme. Aujourd'hui, le système est en passe de se métamorphoser et de provoquer des changements politiques auxquels nous ne sommes pas préparés.

¹ Extract from a text published last April. The full text is on : <http://www.mstbrazil.org/content/mst-analysis-what-origin-political-crisis-what-we-must-do-movements-working-class>

Le néolibéralisme est une idéologie théorisée par les philosophes et les économistes du 'Mont Pèlerin'. Il instaure un autre type d'État, moins régulateur mais plus protecteur des droits de propriété, des marchés et des droits du consommateur. Il prêche l'ouverture sur le monde et la liberté des individus. Ce faisant, le système néolibéral et mondialisé s'est approprié d'à peu près tout ce qui était possible : des entreprises nationales aux services publics, de la nature aux savoirs. Il a démantelé les protections existantes des travailleurs et est en train de s'approprier. Ces évolutions ont été accompagnées par un développement fulgurant des banques et une logique de financiarisation. Et cette dernière a débouché sur un 'nouveau' capitalisme qui cherche moins à produire et à progresser que d'extraire des rentes de toutes les activités qu'elle entreprend, tout en imposant l'austérité aux populations.

En effet, les revenus du capital ont connu une augmentation rapide et dépassent aujourd'hui dans plusieurs pays les 20 % du revenu national. Les sociétés multinationales ont 'capturé' les États qui donnent allègrement les subventions revendiquées, les législations de protection de la propriété intellectuelle, la promotion de l'endettement des consommateurs et des étudiants. Ensuite, c'est l'ensemble de la sphère publique qui est passé entre les mains du privé, des soins de santé à l'éducation, du logement social aux prisons et même à la police, des parcs, des rues et des squares dans les villes, des parts des océans et des forêts.

Résurrection du conservatisme

La conséquence de ce système a été une croissance fulgurante des inégalités au profit du 1 %. Le seul choix laissé aux dominants pour préserver leurs acquis est celui de la répression. Or, les résistances au néolibéralisme viennent aussi des conservateurs qui veulent mettre fin aux libertés individuelles promues par le néolibéralisme et des nationalistes qui craignent la perte des 'valeurs culturelles' censées être menacées par les migrations. Ajoutez à cela l'émergence d'un courant politico-religieux conservateur et radical, renforcé par un terrorisme bien réel, et tous les ingrédients sont réunis pour le succès d'un populisme néo-conservateur. Les nouveaux leaders populistes, des États-Unis à la Hongrie, la Pologne, la France, les Pays-Bas ou les Philippines, n'ont rien à voir avec les libertés du néolibéralisme. Leur rêve est de mettre fin à aux droits de l'homme, aux libertés individuelles, à l'égalité des genres, à la séparation des pouvoirs et de réprimer toutes les résistances.

La confusion de la gauche

Que la gauche ait quelques problèmes face à cette nouvelle situation se comprend. Depuis les années 1960, elle avait – non sans difficultés – intégré l'écologie, le féminisme, l'antiracisme. La chute du Mur de Berlin n'a pas été suivie d'une analyse approfondie de ses valeurs fondamentales. La social-démocratie s'est abandonnée au néolibéralisme avec sa 'troisième voie' et elle est en train de se marginaliser toujours plus, faute de réponses effectives aux revendications de sa base électorale. Aujourd'hui, la gauche radicale reste la victime d'un certain sectarisme et des croyances du passé qui ne parlent plus aux jeunes tentés par de nouvelles formes de participation et de démocratie. De plus, emprisonnée par ses analyses du capitalisme et la dénonciation de tout ce qui va mal, elle n'arrive pas à formuler des alternatives crédibles et réalistes.

La gauche est aussi confrontée au problème réel des distances à prendre v.à.v. de la nouvelle droite. En effet, la gauche a toujours critiqué la mondialisation ainsi que certains

éléments de la démocratie libérale, comme elle a revendiqué la souveraineté nationale. Soyons claire : il ne s'agit pas de comparer la gauche à la droite, leurs valeurs sont fondamentalement opposées, mais il n'est pas toujours facile d'expliquer pourquoi, par exemple, la gauche s'oppose à l'Union européenne, pour des raisons partiellement similaires à celles de la droite, mais avec d'autres objectifs.

Bien entendu, la croyance au progrès linéaire, la non prise en compte de l'écologie, méritent d'être critiqués et si possible d'être corrigés, mais espérons que l'on ne veut tout de même pas abolir les droits humains et la séparation des pouvoirs. N'a-t-on pas été trop rapide à vouloir rejeter la modernité en l'assimilant au capitalisme et au colonialisme ? Une clarification s'impose au moment où d'aucuns veulent effectivement enterrer la modernité. Ce n'est pas un hasard que certains en Europe ont toujours refusé d'adhérer à l'idéologie de la terre-mère. Bref, si la gauche veut survivre, un travail fondamental l'attend au niveau de la mise à jour de son idéologie : qu'est-ce que le socialisme aujourd'hui ? Suffit-il de le redéfinir ou faut-il le refonder, voire lui substituer un autre vocable ? Comment résoudre les contradictions réelles existant toujours avec l'écologie, notamment en ce qui concerne le développement des forces productives ? Comment redéfinir le conflit de classe, sachant sa pertinence, d'une part, et la métamorphose du prolétariat, l'émergence du précaire et le déclin des classes moyennes, d'autre part ? Et surtout, comment développer un discours progressiste et émancipateur qui parle aux jeunes d'aujourd'hui, sans que la cause est perdue d'avance ?

Et les alternatives ?

Face aux multiples problèmes auxquels le monde actuel est confronté, il me semble que deux solutions se présentent. Une première solution pourrait être de se concentrer sur les droits humains. En effet, la Déclaration universelle et les deux pactes internationaux sur les droits civils et politiques, d'une part, et les droits économiques, sociaux et culturels, d'autre part, suffisent à résoudre quasi tous les problèmes politiques, économiques et sociaux d'aujourd'hui. Il est vrai que si on voulait réellement respecter ce droit, de grandes transformations économiques et sociales seraient nécessaires. Il devrait être possible pour les mouvements travaillant sur le droit du travail, sur l'accès à l'eau, sur le logement, sur la santé, sur les droits des enfants, sur la fiscalité, sur la démocratie, etc. de se rassembler autour de cette revendication majeure, tout en continuant de travailler sur leurs revendications spécifiques. Les mouvements de la paix devraient également s'y retrouver, la paix n'étant pas possible sans justice sociale. Un problème pourrait se poser pour les mouvements environnementaux, bien que là aussi, on pourrait clarifier qu'un niveau de vie adéquat n'est pas possible sans environnement sain. Mais il est vrai que les droits environnementaux, à part le droit à l'eau, ne sont pas explicitement traités dans les droits humains.

Une deuxième solution pourrait être de se rassembler autour des communs. Ce concept est en train de devenir un fourre-tout mais il est en même temps extrêmement utile pour exprimer toutes les revendications de la gauche: les communs concernent notre environnement (les océans, les forêts, l'eau, l'atmosphère) tout comme ils concernent nos services publics (soins de santé, éducation, transports en commun, crèches, bibliothèques), les modes de production (notre travail, la monnaie) et la vie elle-même (la science, la génétique). Ces communs sont ce qui appartient à l'ensemble des êtres humains et ce qui en aucun cas ne peut être privatisé. Il faudra donc, collectivement, se les réapproprier, en focalisant sur la complémentarité des droits individuels et des droits collectifs. Les communs permettent de résister au néolibéralisme tout comme au

conservatisme et aux privatisations. Ils pourraient être également un outil stratégique pour rassembler les mouvements sociaux et promouvoir leur convergence.

Irrupción y inflexión de los movimientos sociales

Massimo Modonesi y Maristella Svampa¹

Desde mediados de los años 90, las resistencias sociales confluyeron en una serie de poderosos movimientos anti-neoliberales, de distinta conformación interna social e ideológica, con o sin organizaciones de tipo sindical o partidario, con o sin liderazgos carismáticos, capaces de acorralar a los gobiernos neoliberales, cuando no de derribarlos. En consecuencia, aún con sus apuestas defensivas, sus formas abigarradas y sus prácticas contradictorias, en América Latina fueron los movimientos populares quienes abrieron nuevos horizontes desde los cuales pensar la política y las relaciones sociales, instalando otros temas en la agenda política: desde el reclamo frente al despojo de los derechos más elementales y el cuestionamiento a las formas representativas vigentes, hasta la propuesta de construcción de la autonomía como proyecto político, la exigencia de desconcentración y socialización del poder (político y económico) y la resignificación de los bienes naturales.

Cabe destacar empero dos cuestiones. Por un lado, la ampliación de la plataforma discursiva y representativa de los movimientos sociales en relación con la sociedad se expresó también en una pluralidad organizativa y temática pocas veces vista, lo cual fue diseñando un campo multi organizacional y de referencias ideológicas extremadamente heterogéneo y complejo en sus posibilidades de articulación. Por otro lado, a lo largo de quince años, los movimientos sociales fueron configurando un espacio de geometría variable en su relación con los gobiernos progresistas, en el cual se inscribieron y conjugaron de modo diferente tres dimensiones fundamentales que atravesaron las luchas sociales durante el cambio de época: la irrupción plebeya, las demandas de autonomía y la defensa de la tierra y el territorio.

Ciertamente, la *irrupción de lo plebeyo* en el espacio público rebasó el umbral de la resistencia y la subalternidad de los años anteriores y volvió a poner en el tapete la modalidad histórica o recurrente a la cual apelan los excluidos colectivamente para expresar sus demandas, lo que puede ser denominado como “la política de la calle”, “la explosión de los muchedumbres”, una modalidad en la que convergen la idea de politicidad de los pobres con la de rebelión y antagonismo. Otra dimensión importante de la acción colectiva, revestida de lo nuevo, fue la *demanda de autonomía*, que caracterizaría desde los pequeños colectivos culturales hasta grandes conjuntos territoriales u organizaciones de masas. La autonomía, en términos generales, emergió no sólo como un eje organizativo, sino también como un planteo estratégico, que remite tanto a la práctica de “autodeterminación” (dotarse de su propia ley) como a un horizonte emancipatorio. En sus versiones extremas, este planteo desafió el pensamiento de izquierda más anclado en las visiones clásicas acerca del poder. Asimismo, la narrativa autonómica nutrió considerablemente un *nuevo ethos militante*, colocando como imperativo la desburocratización, el horizontalismo y la democratización de las organizaciones, y alimentando una desconfianza radical respecto de las estructuras partidarias y sindicales, así como de toda instancia articuladora superior. Por último, otra

¹ Extracto del texto en *La Izquierda Diario*, Julio 2016, <http://www.laizquierdadiario.com/Irrupcion-e-inflexion-de-los-movimientos-sociales>

de las dimensiones constituyentes de los movimientos sociales latinoamericanos ha sido la *territorialidad*. En términos generales, tanto en los movimientos urbanos como rurales, la construcción de una territorialidad-otra, opuesta a la dominante, fue emergiendo como un punto de partida ineludible en el proceso de resistencias colectivas y, progresivamente, como una apuesta deliberada por la resignificación y creación de nuevas relaciones sociales.

El hegemonismo substituyó tendencialmente al autonomismo como práctica estructurante de lo político. Bajo una lógica estrictamente pragmática se procedió a la anexión y fagocitación de toda instancia independiente, a la reducción del pluralismo a una lógica centralizadora que terminaba realizando en las instancias partidarias y gubernamentales y se plasmaba finalmente en la figura del líder carismático. El recurso a los liderazgos resolvió aparentemente el problema de la representación (delegativa) y la participación (controlada) de las masas. Por la misma razón, no fueron ni el carácter plebeyo de las luchas ni la tan publicitada demanda de autonomía los rasgos aglutinantes en los movimientos contestatarios, pues es claro que éstos sufrieron fuertes reveses políticos en el marco de la consolidación de la hegemonía progresista. Subsumido lo plebeyo, disuelto el autonomismo, el rasgo más persistente, aunque no aglutinante, de la contestación social fue la territorialidad que se trasladó al terreno de lucha contra el neoextractivismo, sobre el cual insistiremos en el último apartado.

Capitalism, the Left and Alternatives

Francine Mestrum (Global Social Justice)

*Nos encontramos ante la muerte de una de las mayores
estafas ideológicas de los siglos recientes*

Álvaro García Linera

To all those who think ‘capitalism’ is the major obstacle to the success of the left and progressive forces, it may come as a surprise: capitalism is constantly changing and developing into something different from what it was before. Each time the left tries to analyse what is happening, ‘the enemy’ is taking one step ahead and succeeds in confusing the left and its capacities to develop alternatives and strategies. This is what is now happening. Thirty-five years after the introduction of neoliberalism, the system is undergoing a metamorphosis and provoking political changes to which we are not prepared. In practice neoliberalism first took the form of the ‘Washington Consensus’ and put into place a new kind of State, with less binding rules but more protection of property rights, markets and consumer rights. In this movement, the capitalist system appropriates whatever it can: national enterprises, public services, nature and knowledge. It dismantled the existing protection of workers. These changes are accompanied by the strengthening of banks through the logic of financialisation. And so we have in the making a ‘new’ capitalism that seeks to extract rents from everything instead of producing, while imposing austerity to populations all over the world.

The re-emergence of anti-democratic and anti-modern conservatism

Repression is the only answer left to the dominant forces. However, resistance to neoliberalism does not only come from popular forces. It also comes from conservatives who want to put an end to individual liberties and nationalists who see ‘cultural values’

threatened by migrations. Add to this the emergence of radical religious-political forms and a very real terrorist threat, and all the ingredients are there for the success of right-wing, neo-conservative populism. New populist leaders, from the United States to Hungary, Poland, France, Holland and the Philippines, have nothing to do with the individual liberties of neoliberalism, but they do directly threaten the values of democracy and modernity. Their dream is to put an end to globalisation, to human rights, to gender equality, to individual liberties, to the separation of powers and to repress all resistance. Some will not hesitate to strengthen social rights for nationals, not in an emancipatory way but in order to preserve social stability.

Confusion on the left

Since the 1960, the left has integrated – with some difficulties – the values of ecology, gender equality and anti-racism. However, the fall of the Berlin Wall was not followed by a deeper analysis of its fundamental values. Social-democracy capitulated to neoliberalism with its ‘third way’ and is now more and more lacking effective answers to the demands of its electoral base. The radical left has remained the victim of sectarianism and past beliefs that appeal less and less to young people who want more democracy and participation. It still remains caught in its analyses of capitalism and the denunciation of everything that goes wrong and therefore, behind in the struggle for credible and realistic alternatives. The left is also faced with the question of how far it has to distinguish itself from the new right. The left criticised globalisation and certain elements of liberal democracy, as it also reclaimed national sovereignty. Let me be clear: I do not compare the left to the right, since its fundamental values are totally opposed, but it is not always easy to explain, for instance, that the European left is opposed to the European Union, partly for the same reasons as the right but with different objectives.

The left of ‘buen vivir’ which has always been critical of modernity, has a similar problem. Of course, the belief in linear progress, the not taking into account of ecology, the separation of nature and culture, all these elements need to be criticised and if possible, corrected. But we should hope one does not want to abandon human rights and the separation of powers. One wonders if the rejection of modernity and its assimilation with capitalism and colonialism have not been all too easy. When people explicitly reject modernity, some clarification may be needed. It is not a coincidence that some people in Europe always refused to adhere to the ideology of Mother Nature.

In sum, if the left wants to survive, some fundamental tasks at the level of its ideology will have to be undertaken. What does socialism mean today? Is it enough to redefine it or is it necessary to seek for a new basis and maybe even to search for a new word? How to solve the real contradictions that exist with ecology, for instance at the level of the development of productive forces? How to redefine the class conflict, relevant as it is, but also taking into account the metamorphosis of the proletariat, the emergence of the precariat and the decline of the middle classes? And most of all, how to develop a progressive and emancipatory discourse that speaks to young people, because without them all is lost in advance?

And the alternatives?

Knowing the many problems our current world is faced with, it seems that there are two possible solutions. A first solution could be to focus on human rights. The Universal Declaration on human rights, together with the two international covenants on civil and

political rights, on the one hand, and economic, social and cultural rights on the other hand, could be sufficient to solve all the existing problems of today. And indeed, if we want to respect and fulfil that right, major economic and social transformations are needed. It should be possible for social movements who work on labour rights, on access to water, on housing, on health care, on children's rights, on taxes, on democracy, etc. This should also be possible for peace movements, since peace is not possible without social justice. Environmental movements might have some problems, though here again we know that a decent standard of living is not possible without a healthy environment. But it is correct to say that environmental rights, except to right to water, are not explicitly mentioned in the treaties on human rights.

A second solution could be to focus and converge around the commons. The commons are linked to our environment (oceans, forests, water, air), as well as to public services (health care, collective transport, kindergartens, libraries), modes of production (labour, money) and life itself (scientific knowledge, genetics). These commons belong to the whole of the world population and can in no way be privatised. Which means we should collectively re-appropriate them, focusing also on the complementarity of individual and collective rights. The commons allow for resisting neoliberalism as well as conservatism and privatisations. They could also become a strategic tool with which to promote the convergence of social movements.

Rethinking the Left

Nancy Fraser (American critical theorist and feminist)

Syriza has capitulated to the troika. Podemos has been unable to fulfil their electoral potential. Do you think that the Left has lost its ability to inspire popular movements?
I think that these things develop in fits and starts. We had the Occupy and Indignados movements throughout the world, and I would say that Spain and Greece were really the only countries who managed to institutionalize, at least temporarily, those energies. The sad part of the Greek experience was the failure of the Left in other countries to mobilize in solidarity. We used to talk about “socialism in one country”, well anti-austerity in one country is not easy to do when you have a whole transnational structure of investors. So I think that the only real answer is a broader, international solidarity among the Left. The other thing I would say is that we are all struggling to figure out what a viable and attractive Left vision and project is for the 21st century. Most people have given up the idea of anything like the command economy in the Soviet sense. There is a lot of interest in de-growth and the commons, solidarity and social economy. But any of this adds up to a real viable project for the Left. The most important thing is that there is now a major crisis of neoliberal hegemony: people are rejecting that. They don't have a viable and defensible project for what to replace it with. This is the beginning of what would be a long process.

Do you think Trump's victory signals a shift toward right-wing nationalism?

It could go into a much more right-wing direction, but it could also go into a more left direction. In the US, the success of the Bernie Sanders campaign was striking, reflecting the spirit of Occupy, including the broad support that it got (60%-70% according to the polls). Later, Trump started himself talking about the rigged system, adding the phrase that ‘no one could fix this better’ than he could, because he knows how it works from the inside. Overall, I think it's highly likely that Trump as president will end up

disappointing many of the people who voted for him, and there will be another battle over this.

Do you think that the feminist, anti-racist or LGTB movements have been hijacked by neoliberalism?

I am from the 1968 generation, and I participated in the New Left and in the movements that grew in a very immediate way out of the New Left, including second wave feminism, the civil rights movement and the anti-Vietnam war movement. In that period, there was a kind of ethos in the atmosphere that everyone was anti-capitalist. And everyone understood that whatever the issues, whether it was foreign policy, or gender subordination, or racial oppression, they were structural issues that had to be addressed at the root. As the New Left faded, that atmosphere shifted and then what happened in the US is that the normal political culture re-asserted itself. The normal political culture being interest group pluralism, meritocratic individualism and the idea that individuals differ in their talents and some can go further than others. In the normal periods, the mind-set and every issue gets filtered through these assumptions. It takes an almost heroic effort against the grain, uphill, to challenge that and to develop and maintain a worldview that really insists on the deep structural roots. It's not surprising that in the US, under these conditions, the drift in every social movement over the last 30 or 40 years has been toward a form of liberalism. Liberal feminism, liberal anti-racism, liberal LGBT politics, are about removing barriers that hold people from advancing. One of the first LGBT claims, before marriage equality, was gays in the military. And of course these are just claims, but in many of these cases people are taking for granted that we live in a hierarchical society, and don't challenge that hierarchy, but just seek to remove some barriers so that the talented Blacks, the talented women, the talented Muslims and gays and lesbians can also rise.

Can we talk about 'new' social movements?

We call them social movements, but I think they are interest groups. One exception would be the "Black Lives Matter" movement, which is a real movement that potentially has a much more radical orientation and agenda. In the meanwhile, feminism has become normalized. Basically what has happened is that these interest groups have succeeded in winning the battle for "right thinking". Their ideological victory of the so-called social movements is obviously positive, but because it is perceived, rightly so to some degree, as being part and parcel of neoliberalization, openness to the world, cosmopolitanism and sophistication, it gets read by people, who consider themselves the losers of globalization and neoliberalization, as an insult.

Combatir la lógica del poder

Pablo Solón (Fundacion Solon)¹

Los activistas de izquierda en el gobierno generalmente hablamos del peligro de la derecha, del imperialismo y de la contra-revolución, pero casi nunca mencionamos el peligro que representa el poder en si mismo. Los dirigentes de izquierda creen que estando en el poder podrán transformar la realidad del país y no son conscientes que ese poder los acabará también transformando a ellos mismos. En los primeros momentos de un proceso de cambio generalmente el nuevo gobierno promueve -por vía constitucional

¹ Extracto del texto de Pablo, *Algunas reflexiones, autocríticas y propuestas sobre el proceso de cambio en Bolivia*, 25/02/2016

o insurreccional- la reforma o transformación de las viejas estructuras de poder del Estado. Estos cambios, aunque radicales, nunca serán suficientes para evitar que los nuevos gobernantes sean cooptados por la lógica del poder que está presente tanto en estructuras de poder reaccionarias como en estructuras de poder revolucionarias. La única opción para evitar que un proceso de cambio sucumba está fuera del Estado: en la fortaleza, independencia del gobierno, autodeterminación y movilización creativa de las organizaciones sociales, de los movimientos y los diferentes actores sociales que dieron nacimiento a esas transformaciones.

En el caso boliviano, que comparativamente a otros procesos de cambio era muy privilegiado por la fuerte presencia de vigorosas organizaciones sociales, uno de nuestros errores más graves fue debilitar a las organizaciones sociales incorporando a las estructuras del Estado a una gran parte de sus dirigentes que terminaron expuestos a las tentaciones y la lógica del poder. Antes que cooptar a toda una generación de dirigentes había que formar verdaderos equipos para gestionar las reparticiones claves del Estado. Entregar sedes sindicales, movilidades, pegos y beneficios a las organizaciones sociales que promovieron el proceso de cambio incentivo una lógica clientelar y prebendalista. Por el contrario, debíamos haber potenciado la independencia y capacidad de autodeterminación de las organizaciones sociales para que sean un verdadero contrapoder que proponga y controle a quienes habíamos pasado a ser burócratas estatales. El verdadero gobierno del pueblo no está, ni nunca estará en las estructuras del Estado. Continuamos con una estructura jerárquica estatal del pasado y no impulsamos una estructura más horizontal. Sin duda el concepto de “El jefe” o “El jefazo” fue un gravísimo error desde un principio. El culto a la personalidad jamás debió ser alimentado. En un principio, muchas de estas equivocaciones se cometieron presionados por las circunstancias y debido al propio desconocimiento de cómo administrar de manera diferente un aparato del Estado. A nuestra inexperiencia se sumó la conspiración y el sabotaje de la derecha y el imperialismo que obligó a cerrar filas muchas veces de manera acrílica (caso Porvenir, negociación de artículos de la Constitución Política del Estado, etc.). Los aciertos y triunfos contra la derecha, lejos de abrir una nueva etapa para reconducir el proceso e identificar nuestros errores, acentuaron las tendencias más caudillistas y centralistas.

La lógica del poder es muy similar a la lógica del capital. El capital no es una cosa sino un proceso que sólo existe en tanto genera más capital. Capital que no se invierte y no da ganancias es un capital que sale del mercado. El capital para existir debe estar en permanente crecimiento. De igual forma opera la lógica del poder. Sin darte cuenta, lo más importante en el gobierno pasa a ser como preservarte en el poder y como adquirir más poder para asegurar tu continuidad en el poder. Los argumentos para esta lógica que antepone la permanencia en el poder y su expansión a toda costa son en extremo convincentes y nobles: “si no se tiene mayoría absoluta en el Congreso la derecha volverá a boicotear al gobierno”, “a mayor cantidad de gobernaciones y municipios que se controlan mejor se pueden ejecutar los planes y proyectos”, “la justicia y otras reparticiones del Estado deben estar al servicio del proceso de cambio”, “acaso quieres que vuelva la derecha”, “que será del pueblo si perdemos el poder...”.

Otra Bolivia es posible

Una lectura equivocada de lo ocurrido puede llevar a formas más autoritarias de gobierno y al surgimiento de una derecha neoliberal como ocurre en la Argentina. No hay duda que sectores de derecha operan tanto desde la oposición como desde el interior del gobierno. Tampoco podemos cerrar nuestros ojos y no reconocer que sectores de izquierda y de los

movimientos sociales se dejaron cooptar por el poder o no fuimos capaces de articular una propuesta alternativa. La reconducción del proceso de cambio pasa por:

- Discutir crítica y propositivamente los problemas de desarrollismo tardío capitalista inviable que subyace en la agenda patriótica para el 2025,
- Evaluar, explicitar y asumir acciones dentro y fuera del Estado para hacer frente a los problemas y peligros que genera la lógica del poder (autoritarismo, clientelismo, continuismo, nuevos ricos, alianza pragmáticas espurias, corrupción, etc.)
- Superar la contradicción entre el decir y el hacer, y hacer realidad la aplicación de los derechos de la Madre Tierra y la ejecución de proyectos que realmente contribuyan a la armonía con la naturaleza
- Ser autocríticos con uno mismo y con las propias organizaciones y movimientos sociales que en algunos casos reproducen dañinas prácticas caudillistas y prebendalistas.

Le nouveau monde qui tarde à apparaître

Gustave Massiah (CEDETIM)

Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres.

Antonio Gramsci.

A partir de 2011, les mouvements quasi insurrectionnels témoignent de la réponse des peuples à la domination de l'oligarchie. A partir de 2013, l'arrogance néolibérale reprend le dessus et confirme les tendances. Les politiques dominantes, d'austérité et d'ajustement structurel, sont réaffirmées. La déstabilisation, les guerres, les répressions violentes et l'instrumentalisation du terrorisme s'imposent dans toutes les régions. Des courants idéologiques réactionnaires et des populismes d'extrême-droite sont de plus en plus actifs contre les étrangers et les migrants. Ils prennent des formes spécifiques comme le néo-conservatisme libertarien aux États-Unis, les extrêmes-droites et les diverses formes de national-socialisme en Europe, l'extrémisme djihadiste armé, les dictatures et les monarchies pétrolières, l'hindouisme extrême, etc. Ces mouvements s'appuient sur les peurs autour de deux vecteurs: la xénophobie et la haine des étrangers ; les racismes sous leurs différentes formes. Il faut souligner l'offensive particulière qui prend les formes de l'islamophobie ; après la chute du mur de Berlin, l'« islam » ayant été institué comme l'ennemi principal dans le « choc des civilisations ». Cette situation résulte d'une offensive menée par les droites pour reconquérir l'hégémonie culturelle.

Plusieurs révolutions

Entre-temps, il faut être attentif aux révolutions en cours, toutes inachevées. Rien ne permet d'affirmer qu'elles ne seront pas écrasées, déviées ou récupérées. Pour autant, elles sont porteuses d'espoirs et marquent déjà l'avenir et le présent. Ce sont des révolutions dont les effets s'inscrivent sur plusieurs générations.

- La révolution des droits des femmes remet en cause des rapports millénaires. Cette révolution inachevée entraîne des résistances d'une très grande violence. On le mesure à la violence des réactions de certains États à toute idée de la libération des femmes et à la résistance dans toutes les sociétés à la remise en cause du

- patriarcat. La révolution des droits des femmes a déjà suscité un grand changement dans la stratégie des mouvements ; c'est le refus de subordonner la lutte contre l'oppression des femmes à d'autres luttes.
- La révolution des droits des peuples est elle aussi inachevée et en prise avec les tentatives de reconfiguration des rapports impérialistes. Elle s'ouvre sur de nouvelles questions avec les droits des peuples qui prennent différentes appellations ; indigènes, premiers, autochtones. Elle interpelle le rapport entre les libertés individuelles et les libertés collectives.
 - La révolution écologique bouleverse la compréhension des transformations du changement. Elle introduit la notion des limites par rapport à la croissance illimitée. Elle remet en cause les conceptions du développement, de la production et de la consommation. Elle réimpose la discussion sur le rapport de l'espèce humaine à la Nature.
 - La révolution du numérique ouvre de très fortes contradictions sur les formes de production, de travail et de reproduction. Elle bouleverse des domaines aussi vitaux que ceux du langage et de l'écriture. Pour l'instant, la financiarisation a réussi à instrumentaliser les bouleversements du numérique, mais les contradictions restent ouvertes et profondes.

Résister

L'urgence, c'est la résistance aux nouveaux monstres. Mais pour résister, un projet alternatif est nécessaire. Dès 2009, au Forum social mondial de Belém, la proposition qui se dégage est celle d'une transition écologique, sociale, démocratique et géopolitique. La proposition de transition est en rupture avec une des conceptions de la révolution, celle du grand soir ; elle inscrit la révolution dans le temps long et discontinu. Elle souligne que de nouveaux rapports sociaux émergent déjà dans le monde actuel. Cette conception donne un nouveau sens aux pratiques alternatives qui permettent, là aussi de manière inachevée, de préciser un projet alternatif. Il nous faut revenir à l'urgence et à la résistance contre les monstres. Il n'est pas secondaire de comprendre comment la peur du nouveau monde agit sur l'apparition des monstres. Cependant, les sociétés résistent à la droitisation des élites et des médias. Selon un sondage dans 5 pays européens, 77 à 87% des sondés sont pour renforcer les lois contre les discriminations et que, malgré le délire anti-migrants, 55 à 69% sont favorables à la régularisation des sans-papiers disposant d'un contrat de travail. Quand elles peuvent s'exprimer, les sociétés sont plus tolérantes que ne veulent le faire croire les courants de droite extrême et les médias que les relayent. Mais, cette résistance ne se traduit pas par une adhésion à un projet progressiste, traduisant ainsi l'absence d'un projet alternatif crédible. C'est moins « la droite » qui triomphe que « la gauche » qui s'effondre.

Le temps long

Il nous faut donc résister, dans l'immédiat, pas à pas, et accepter de s'engager dans le temps long. Cette résistance passe par l'alliance la plus large avec toutes celles et tous ceux, et ils - elles sont nombreux-ses, qui pensent que l'égalité vaut mieux que les inégalités, que les libertés individuelles et collectives doivent être élargies au maximum, que les discriminations conduisent au désastre, que la domination conduit à la guerre, qu'il faut sauvegarder la planète. Nous pouvons démontrer que résister, c'est créer. Pour chacune des révolutions inachevées, à travers les mobilisations et les pratiques

alternatives, nous pouvons lutter pour éviter qu'elles ne soient instrumentalisées et ne servent à renforcer le pouvoir d'une élite, ancienne ou nouvelle. Les années qui viennent seront sans aucun doute très difficiles et les conditions seront très dures. Mais, à l'échelle d'une génération, rien n'est joué, tout devient possible.

Municipalismo y internacionalismo

Kate Shea Baird, Enric Bárcena, Xavi Ferrer y Laura Roth (*Barcelona En Comú*)

Los movimientos municipalistas del Estado español no podemos ignorar la crisis del neoliberalismo global. Nos toca salir a dar la cara para defender nuestra apuesta por el cambio 'bottom up', feminista y radicalmente democrático. El "asalto municipalista" que hemos vivido durante los últimos dos años en muchas ciudades del Estado da verdadero vértigo. Asambleas de barrio. Programas electorales. Códigos éticos. Negociaciones confluyentes. *Crowdfunding*. Campañas electorales. Pactos de gobierno. Despachos. Calle. Gestión. Logros. Contradicciones. Errores. Aprendizaje. Sería fácil que nos perdiéramos en las victorias y derrotas del día a día si no fuera por el turbulento contexto global en el que nos encontramos. La Revolución de los Paraguas. *Oxi*. Refugiadas. *Nuit Debout*. Brexit. Dilma Rousseff. El Acuerdo de Paz en Colombia. Trump. Referéndum en Italia. Le Pen. Por mucho que nos demanden con urgencia las tareas cotidianas en nuestros barrios, nos incumbe al movimiento municipalista reflexionar sobre nuestro papel más allá de nuestras ciudades y de las fronteras del Estado.

Hace poco más de un año desde Barcelona En Comú empezamos a tantear esta cuestión. Primero de manera reactiva, provocada por el enorme interés que generó nuestra victoria electoral en los ámbitos más diversos de la izquierda europea e internacional. Desde los centros autogestionados de Nápoles y Roma hasta los *think tanks* de Londres y Berlín, nos dimos cuenta rápidamente que nuestra experiencia se había convertido en un referente de transformación política. La figura de Ada Colau con su trayectoria de activismo, el proceso profundamente colectivo que representa Barcelona En Comú y la proyección internacional que tiene Barcelona como ciudad han servido para captar la atención de mucha gente que busca nuevas respuestas a la crisis económica y política. Sumado a esto, muchas de las luchas en las que está colaborando el Ayuntamiento con la ciudadanía organizada de Barcelona se están dando también en otras ciudades, como por ejemplo frenar la masificación turística, garantizar el derecho a la vivienda o remunicipalizar los servicios básicos. Es decir, pensando en el papel que juega actualmente, el movimiento municipalista que surgió en 2014 representa, para mucha gente, la posibilidad de una alternativa real.

Aunque nos han interpelado desde muchos lugares, lo que nos ha aportado más energía para seguir construyendo son los intercambios que hemos podido tener con otros movimientos municipalistas, estén o no en el gobierno. Además de compartir nuestros objetivos, estos movimientos comparten nuestras formas de hacer. Ponen los objetivos por delante de las siglas; se basan en el hacer y no en debates teóricos estériles; se comunican con un lenguaje cercano y emotivo; son feministas y buscan feminizar la política, poniendo las prácticas cotidianas y los cuidados en el centro; y construyen desde abajo, contando con la inteligencia colectiva. En definitiva, en los movimientos municipalistas hemos encontrado a personas, radicales pero a la vez pragmáticas, con las que nos sentimos capaces de imaginar y construir el futuro.

En este sentido, desde Barcelona estamos haciendo un mapeo continuo de experiencias municipalistas afines alrededor del mundo y tratando de pensar

conjuntamente con ellas cómo articularnos y apoyarnos mutuamente. Gracias a este proceso hemos desarrollado una hipótesis que busca poner la dimensión internacional en el centro de los debates municipales y el municipalismo en el centro de los debates globales. Y hemos llegado a la conclusión que la vía a seguir es la de trabajar el municipalismo en red a nivel global.

¿Porqué una red municipalista global?

Para explicarlo, es importante decir que hablamos de “red” como una forma de trabajar y no como una estructura formal; y explicitar que no nos referimos a una red institucional, sino a un espacio de afinidad política, formada por movimientos y organizaciones que pueden estar en el gobierno, en la oposición o incluso fuera de las instituciones. Es evidente que nuestros ayuntamientos deben seguir trabajando con sus homólogos de otras ciudades en base a objetivos compartidos. El acuerdo de colaboración entre Barcelona y París en torno al turismo, la gestión pública del agua o la memoria histórica es un buen ejemplo, así como la red de ciudades refugio o la de gobiernos locales que están en contra del TTIP. Pero lo cierto es que actualmente existen pocos ayuntamientos fuera del Estado que estén gobernados por fuerzas afines a nuestra metodología y nuestros objetivos. Éste es el principal motivo por el cual nos urge crear un espacio político. En alianza con otras organizaciones podremos hacer frente con más fuerza y desde más ámbitos a la falta de democracia impuesta por los estados y los mercados.

Si cabía alguna duda al respecto, el primer año y medio de gobierno de las llamadas “Ciudades del Cambio” ha mostrado que la capacidad de intervención local está fuertemente marcada por poderes y tendencias globales. Vemos como los alquileres de nuestra ciudad suben de manera desorbitada como consecuencia directa de empresas como Airbnb que promueven la especulación con la vivienda, haciendo caso omiso a las normativas locales. Nos preparamos para acoger a personas refugiadas que nunca llegan. Intentamos promover la economía social y solidaria en medio del capitalismo global en su fase más voraz. Dado que nos enfrentamos a adversarios que cruzan fronteras, nuestra respuesta también tiene que ser transnacional. Tenemos que ser conscientes de que nuestro margen de maniobra para frenar los abusos de multinacionales gigantescas como Airbnb en Barcelona dependerá del éxito de las luchas por el derecho a la vivienda en San Francisco, Amsterdam, Nueva York y Berlín.

Por otro lado, el colapso de los partidos socialdemócratas y la incapacidad de repensarse de los partidos de la izquierda tradicional están dejando un gran vacío en el espacio político europeo. Si los movimientos ‘bottom up’, feministas y radicalmente democráticos no damos un paso al frente para ocupar y articular este espacio, otras lo harán. Lo intentará hacer la izquierda intelectual *machirula* de siempre, apropiándose del capital simbólico de los procesos de construcción desde abajo y sin adoptar las prácticas que nos definen. La otra opción, que es más probable y aún peor, es que quien capitalice esa oportunidad sea la extrema derecha autoritaria, utilizando sus ideas excluyentes y etnicistas de soberanía y de pueblo. Sin embargo cabe decir, a riesgo de provocar, que el eslogan “*Take Back Control*” (recuperemos el control) de la campaña pro-Brexit, o el “*Forgotten Man*” (el hombre olvidado) al que apela Trump, no son conceptos tan alejados del “Democracia Real” del 15M o el “99%” de *Occupy*: todos remiten al mismo deseo de ruptura con un *establishment* político y un sistema económico injusto con la mayoría. Y es que expresar estas demandas en el marco del estado-nación permite que se vinculen elementos racistas o xenófobos con más facilidad. En cambio, ubicar las soberanías a nivel local dificulta esta asociación y abre otras posibilidades: las ciudades

son lugares mestizos, de encuentro y de intercambio cultural; y si los sistemas políticos y económicos alternativos se construyen desde lo local, desde las identidades vecinales y no étnicas, mirándonos a los ojos, podremos generar un espacio de confianza que no vincule nuestros derechos con nuestros orígenes.

Pistas de acción global

Hemos identificado cuatro líneas de acción. La primera se basa en reforzar el relato del municipalismo internacionalista a través de la comunicación y la formación. Para internacionalizar nuestro movimiento tenemos que comunicarnos con el mundo, explicando nuestros valores y prácticas, y las políticas que se están consiguiendo llevar a cabo desde el Ayuntamiento de Barcelona. Pero también tenemos que introducir la dimensión internacional dentro de nuestras organizaciones, abriendo espacios de formación y reflexión para hacer partícipes a las asambleas de barrio, comisiones y ejes temáticos de los debates globales.

La segunda línea de acción consiste en trabajar propiamente en fortalecer la red. Así que debemos seguir identificando experiencias afines, conociéndonos entre nosotras y construyendo relaciones de confianza, con el objetivo de crecer y profundizar nuestro trabajo común. Las plataformas del Estado español, por la experiencia de construcción organizativa y de representación institucional, podemos ser especialmente útiles en este proceso.

La tercera línea es el trabajo temático. Siendo movimientos municipalistas, los temas que tienen que ver con la democracia local y el entorno urbano son prioritarios para todos. En ámbitos como el derecho a la vivienda, el uso del espacio público o la gestión de los bienes comunes, tenemos la oportunidad para aprender las unas de las otras, reflexionar juntas, y desarrollar estrategias compartidas que nos refuercen.

La última, quizás la función más importante de una red política, es la de proporcionar un espacio de apoyo político, un “colchón protector” tanto para celebrar nuestros logros, como para arroparnos mutuamente en los momentos difíciles. En este sentido, desde Barcelona En Comú ya nos hemos implicado en dar apoyo a la lucha contra la especulación urbanística en Belgrado, a los alcaldes y alcaldesas kurdos detenidos por Turquía y a la campaña del No en el referéndum constitucional italiano; en los tres casos a petición de nuestros referentes municipalistas del lugar.

The Era of Trump

Immanuel Wallerstein (Yale University)

Short-term prediction is the most treacherous of activities. I normally try never to do it. Rather, I analyze what is going on in terms of the *longue durée* of its history and the probable consequences in the middle-run. I have decided nonetheless to make short-term predictions this time for one simple reason. It seems to me that everyone everywhere is focused for the moment on what will now happen in the short run. There seems to be no other subject of interest. Anxiety is at its maximum, and we need to deal with it.

Let me start by saying that I think 95% of the policies Donald Trump will pursue in his first year or so in office will be absolutely terrible, worse than we anticipated. This can be seen already in the appointments to major office that he has announced. At the same time, he will probably run into major trouble. This contradictory result is the consequence of his political style.

If we look back at how he has won the presidency of the United States, he did it against all odds with a certain deliberate rhetorical technique. On the one hand he has constantly made statements that responded to major fears of U.S. citizens by using coded language that the recipients interpreted as support for policies that they thought would alleviate their multiple pains. He did this most often either by brief twitters or in tightly-controlled public rallies.

At the same time, he was always vague about the precise policies he would pursue. His statements were almost always followed by interpretations by major followers, and quite often these were differing, even opposing, interpretations. In effect, he took the credit for the strong statements and he left the discredit for the precise policies to others. It was a magnificently effective technique. It got him where he is and it seems clear that he intends to continue this technique once in office. There has been a second element in his political style. He tolerated anyone's interpretation as long as it constituted an endorsement of his leadership. If he sensed any hesitation about endorsing him personally, he has been quick to wreak vengeance by attacking publicly the offender. He required absolute fealty, and insisted it be displayed. He accepted penitent remorse but not ambiguity about his person. It seems that he believes the same technique will serve him well in the rest of the world: strong rhetoric, ambiguous interpretations by his varied panoply of major followers, and in the end rather unpredictable actual policies. He seems to think that there are only two countries other than the United States that matter in the world today - Russia and China.

As both Robert Gates and Henry Kissinger have pointed out, he is using the Nixon technique in reverse. Nixon made a deal with China in order to weaken Russia. Trump is making a deal with Russia in order to weaken China. This policy seemed to work for Nixon. Will it work for Trump? I don't think so, because the world of 2017 is quite different from the world of 1973.

So let us look at what the difficulties ahead are for Trump. At home, his greatest difficulty is undoubtedly with the Republicans in Congress, particularly those in the House of Representatives. Their agenda is not the same as that of Donald Trump. For example, they wish to destroy Medicare. Indeed they wish to repeal all social legislation of the last century. Trump knows that this could bring a revolt of his actual electoral base, who want social welfare at the same time that they want a deeply protectionist government and xenophobic rhetoric.

Trump is counting on intimidating Congress and making them toe his line. Maybe he can. But then the contradictions between his pro-wealthy agenda and his partial maintenance of the welfare state will become blatant. Or Congress will prevail over Trump. And he will find that intolerable. What he would do about it is anyone's guess. He doesn't know himself since he doesn't face up to this kind of difficult situation until he has to.

The same thing is true in the geopolitics of the world-system. Neither Russia nor China is ready to back down in the least from their present policies. Why should they? These policies have been working for them. Russia is once again a major power in the Middle East and in the whole of the ex-Soviet world. China is slowly but surely asserting a dominant position in Northeast and Southeast Asia, and increasing its role in the rest of the world. No doubt both Russia and China run into difficulties from time to time and both of them are ready to make timely concessions to others but not more than that. So Trump is going to find that he is not the alpha dog internationally to whom everyone must give obeisance.

And then what?

What he might do once his threats are ignored is again anyone's guess. What everyone fears is that he will act precipitately with the military tools at his disposition. Will he? Or will he be restrained by his immediate inner group? No one can be sure. We can all just hope.

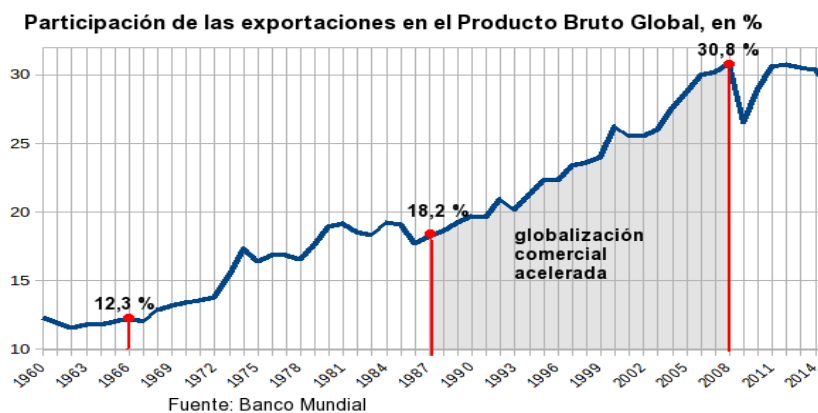
So there it is. In my view it is not a pretty picture but not a hopeless one. If somehow we reach in the coming year an interim stability within the United States and within the world-system as a whole, then the middle-run takes over analytically. And there the story, while still grim, has at least better prospects for those of us who want a better world than that which we presently have.

Esperando a Trump

Jorge Beinstein (Centro Internacional de Información Estratégica y Prospectiva de la Universidad Nacional de La Plata, Argentina).

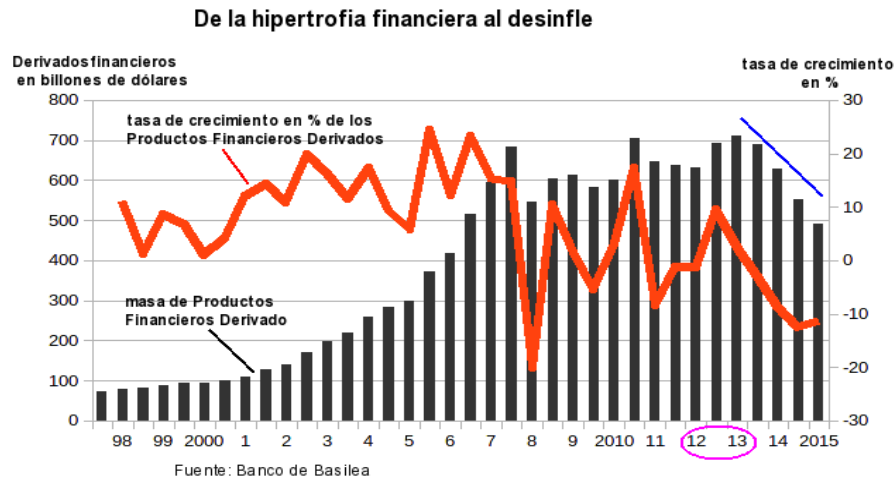
A partir de la victoria de Trump los medios de comunicación hegemónicos han lanzado una avalancha de referencias al “*proteccionismo económico*” del futuro gobierno imperial y en consecuencia al posible inicio de una era de desglobalización. En realidad la instalación de Trump no será la causa de esa desglobalización anunciada sino más bien el resultado de un proceso que dio su primer paso con la crisis financiera de 2008 y que se aceleró desde 2014 cuando el Imperio ingresó en un recorrido descendente irresistible.

Desde el punto de vista del comercio internacional la desglobalización viene avanzando desde hace aproximadamente un lustro. Según datos del Banco Mundial en la década de los 1960 las exportaciones representaron en promedio el 12,2 % del Producto Bruto Global, en la década siguiente pasaron al 15,8 %, en los años 1980 llegaron al 18,7 % pero hacia fines de esa década el proceso se aceleró y en 2008 alcanzó su máximo nivel cuando llegó el 30,8 %, la crisis de ese año marcó el techo del fenómeno a partir del cual se produjo un descenso suave que se acentuó desde 2014-2015 (1). La propaganda acerca de que las economías se internacionalizaban cada vez más, condenadas a exportar porciones crecientes de su producción fue desmentida por la realidad desde 2008 y ahora la globalización comercial comienza a revertirse.



Pero las dos décadas de globalización acelerada fueron principalmente un movimiento de financierización, de hegemonía total del parasitismo financiero sobre el conjunto de la economía mundial, su centro motor se encontraba en los Estados Unidos, extendiendo sus

fortalezas hacia el conjunto de Occidente y el socio oriental Japón. Los llamados “*productos financieros derivados*”, negocios especulativos altamente volátiles, verdadero corazón del sistema, llegaban en el año 1999 a unos 80 billones (millones de millones) de dólares, aproximadamente dos veces y media el Producto Bruto Mundial, luego esa masa se expandió vertiginosamente y en 2008, un poco antes del desastre financiero tocaba los 683 billones de dólares, casi 12 veces el Producto Bruto Mundial de ese año. La oligarquía financiera había entrado en declinación lo que acentuó su canibalismo interno y sus tendencias depredadoras no solo en la periferia sino también en el centro del sistema.



A esos procesos económicos se agregó una profunda crisis geopolítica, el expansionismo político-militar del Imperio fue frenado en su principal territorio de operaciones: Asia. Los dos rivales estratégicos de Occidente: China y Rusia, estrecharon su alianza y fueron arrastrando hacia su espacio a grandes, medianos y pequeños estados de la región: desde India, hasta Irán, pasando por las naciones de Asia Central. Los recientes giros de Turquía y Filipinas alejándose de la influencia norteamericana y acercándose al espacio chino-ruso marcan desde el Mar Mediterráneo y desde el Océano Pacífico, en los dos extremos geográficos de Eurasia, el declive de la dominación periférica del imperialismo occidental. El fracaso estadounidense en Siria señala el principio del fin de su omnipotencia militar.

Sin embargo la decadencia de Occidente no implica el seguro ascenso de los capitalismo de estado ruso y chino como nuevos amos del mundo, la crisis está llegando a China, su crecimiento se va desacelerando, Rusia se encuentra en recesión, ambas potencias son afectadas por la declinación de los mercados occidentales y de Japón, sus principales clientes. Tratan entonces de compensar esas pérdidas extendiendo sus negocios y acuerdos políticos hacia la periferia, especialmente hacia el espacio asiático. Tal vez el más ambicioso proyecto chino sea el de la “Nueva Ruta de la Seda”, gigantesca masa de inversiones en infraestructura y sistemas de transporte terrestre y acuático distribuidas en Asia apuntando hacia la integración comercial del espacio eurasiático, llegaría a unos 890 mil millones de dólares según Financial Times (2). Esa cifra podría ser comparada con la del Plan Marshall que a valores actuales representaría cerca de 130 mil millones de dólares, China estaría empujando hacia esa zona inversiones equivalentes a más de seis planes Marshall.

El problema es que todas esas economías que China busca integrar están siendo golpeadas por la crisis, la caída de los precios de las materias primas deprime al conjunto

de la periferia, acorralan a Rusia, a Irán, a las repúblicas centroasiáticas... mientras Europa declina.

La crisis es global, obedece a la dinámica del capitalismo como sistema planetario, a su degeneración parasitaria que degrada tanto a los países centrales como a los periféricos, emergentes o no. América Latina es ahora víctima de esos cambios. En su repliegue hacia el patio trasero histórico imperial los Estados Unidos vienen allí ejecutando una estrategia flexible y arrolladora de reconquista y saqueo que en unos pocos años ha conseguido desplazar a los gobiernos de Honduras, Paraguay, Brasil y Argentina, acorralar a Venezuela y poner de rodillas a la cúpula de la insurgencia colombiana. Sin embargo esa reconquista se produce en el marco de la crisis económica, social-institucional, cultural y geopolítica de Occidente que lleva hacia el pantano a los regímenes lacayos del continente. Las victorias derechistas en Paraguay, Argentina o Brasil anuncian profundas crisis de gobernabilidad, donde sus “gobiernos”, en realidad bandas de saqueadores, generan con sus acciones grandes destrucciones del tejido económico e inevitablemente el ascenso de protestas sociales masivas y crecientes. Dicho de otra manera, la actual arremetida derechista no es el comienzo de la reconversión colonial de la región, de la instauración de un nuevo orden elitista sino de una etapa de desorden, de rebeliones populares amenazando a las élites dominantes.

Mientras tanto la desglobalización sigue su curso, las élites dominantes del planeta buscan desesperadamente preservar sus posiciones, acentúan sus disputas internas, empiezan a producir salvadores pragmáticos de todo tipo. Así es como ha irrumpido un personaje grotesco como Donald Trump buscando combinar xenofobia, concentración de ingresos, reindustrialización y recomposición del esquema geopolítico global. O los neofascismos europeos emergentes y los ya instalados en América Latina. Se trata de tentativas ilusorias de recomposición de sistemas decadentes profundizando al mismo tiempo el saqueo, dinámica parasitaria ya vista a lo largo de la historia humana acompañando, acelerando las declinaciones imperiales.

(1) World Bank, “World development Indicators”, 17-11-2016

(2) James Kynge, “How the Silk Road plans will be financed”, Financial Times, Mai 9, 2016.

**América Latina
Amérique du Sud
South America**



América Latina: ofensiva neoliberal y resistencia popular

Emilio Taddei (Grupo de Estudios sobre América Latina y el Caribe, Argentina)

América Latina se encuentra inmersa en un nuevo período histórico que se caracteriza por el despliegue simultáneo de dinámicas complejas y a veces contradictorias. Se trata de una coyuntura heterogénea, incierta; de un momento de transición cuya caracterización no deja de suscitar controversias. Algunos análisis que enfatizan o acotan la comprensión de los procesos políticos a su inscripción gubernamental y/o institucional han señalado que se trata de un “fin de ciclo”, más precisamente el de los llamados gobiernos “post-neoliberales” o “progresistas”. Si asumimos como válida esta perspectiva de análisis no podemos dejar de reconocer una dosis de verdad en estas interpretaciones aunque, vale recordarlo, las experiencias de Bolivia, Ecuador y Venezuela aún no agotaron su vigencia institucional. Pero no caben dudas que distintos acontecimientos políticos recientes expresan la recuperada capacidad política de fuerzas neoliberales en recapturar el control político del aparato del Estado en diferentes países de la región o bien en debilitar electoralmente a algunos gobiernos progresistas¹. Sin desconocer ni devaluar la importancia que revisten estos cambios institucionales y su incidencia en la reconfiguración de las relaciones de fuerzas políticas y sociales, consideramos que un análisis más acabado del momento regional de transición nos convoca a una practicar una mirada capaz de rescatar el carácter procesual de las dinámicas políticas, sociales y económicas que se despliegan en la actualidad. Esta perspectiva analítica nos obliga entonces a interpretar algunas de las importantes transformaciones institucionales, de las tensiones y de los conflictos que se condensaron a finales de 2015 y en 2016 como resultado de una trayectoria temporal más prolongada, de mediano plazo. Y en ese sentido debemos entonces reconocer que algunos de los procesos que se originaron en los años recientes aún están en curso o vigentes y que sus desenlaces permanecen abiertos y pueden ser todavía inciertos.

Cuatro dinámicas distinguen el curso del actual período de transición en Nuestra América. Su identificación y consideración resulta relevante para el debate sobre los proyectos emancipatorios en Latinoamérica y sobre las estrategias de convergencia internacional de las luchas y las resistencias contra el neoliberalismo y contra las tendencias de fascistización y militarización social estimuladas por las respuestas sistémicas a la crisis. Estas cuatro cuestiones o dinámicas distintivas son: las expresiones de la ofensiva neoliberal en curso (con sus emblemáticas conquistas institucionales más recientes); los bloqueos, retrocesos o crisis de las llamadas experiencias de cambio o “progresistas”; el desarrollo de un nuevo ciclo de conflictos sociales protagonizados por las clases subalternas y, en cuarto lugar, la modificación de la escena política en Estados Unidos y su futura incidencia regional ante el incipiente inicio del mandato presidencial del xenófobo y racista magnate Donald Trump².

¹ Nos referimos al triunfo electoral en Argentina de la coalición Cambiemos y al inicio de la gestión neoliberal del presidente Mauricio Macri; a la derrota electoral parlamentaria del PSUV en Venezuela y a la intensificación del asedio político y económico de la oposición de derecha de ese país nucleada en la MUD; a la derrota electoral por escaso margen del gobierno boliviano en el referéndum por la reelección presidencial de Evo Morales; al golpe de estado parlamentario-mediático-judicial en Brasil contra la presidenta Dilma Roussef y la posterior derrota de las fuerzas de izquierda y populares en las elecciones municipales de ese país; a la elección del presidente neoliberal Pedro Pablo Kuczynski en Perú y al triunfo por escaso margen del NO en el referéndum colombiano sobre la ratificación de los acuerdos de paz entre el gobierno y las FARC.

² Nos limitamos a mencionar esta cuestión ya que trata de una realidad “latente”. En la actualidad se formulan variadas hipótesis sobre los alcances y efectos futuros de la nueva política exterior norteamericana hacia la región. Algunas se interrogan sobre las condiciones de posibilidad reales de una reorientación de la política internacional del imperio basada en la prioridad “americanista” tal como fue formulado durante la campaña por el presidente electo. En relación a América Latina los primeros gestos o señales son abiertamente

La ofensiva neoliberal: contexto y etapas.

El avance y consolidación relativa de las fuerzas neoliberales en la región es el resultado de un complejo y heterogéneo proceso asociado a los distintos momentos o períodos del procesamiento regional de la crisis iniciada en 2008 y que tuvo como epicentro los países del llamado capitalismo desarrollado. Entre 2009 y 2012 tuvo lugar una primera fase de esta ofensiva neoliberal. Las acciones de desestabilización y/o golpes de estado promovidos por grupos o fracciones de clase asociados con sectores del capital transnacional y que contaron con el apoyo de los Estados Unidos fueron un rasgo distintivo de este primer período. El golpe de estado en Honduras en 2009, los fracasados intentos de desestabilización en Bolivia y Ecuador y el golpe de estado en Paraguay en 2012 son ejemplos emblemáticos de ello. La incidencia de estos hechos no modificó significativamente el escenario político regional, pero los llamados “golpes blandos” fueron un ámbito de experimentación de formas de intervención política desestabilizadoras aplicadas con posterioridad en otros países de la región de mayor peso político relativo en el período posterior. A partir de 2012 se abre una nueva etapa regional de la crisis, expresión de la tendencia sistémica a “transferir” los costos de la misma hacia el sur del sistema mundo capitalista. La recuperación relativa de la economía estadounidense, la caída de los precios internacionales de ciertos commodities, la reorientación de los flujos especulativos hacia los países del Norte y la ofensiva militar y política de los países imperialistas en contra de los movimientos populares y sus reivindicaciones democráticas de los países de África del norte y de Medio Oriente fueron indicadores de este movimiento sistémico. Repasemos rápidamente algunos aspectos que gravitaron regionalmente en el desarrollo de este nuevo momento de la crisis.

El agotamiento del llamado “superciclo de los *commodities*” estuvo en parte asociado a la caída de los precios internacionales de muchos bienes exportables producidos regionalmente y a la ralentización de la economía China. Este y otros factores contribuyeron a la notoria desaceleración de la actividad económica regional que se expresó en una contracción de los niveles de crecimiento en relación al ciclo expansivo de la década precedente y que había estado motorizado por la difusión de las industrias extractivas.

La crisis se expresó en el ámbito urbano erosionando los niveles de ingresos de los sectores populares y de las capas medias. Esta situación a su vez incrementó las tensiones sociales afectando en distintos casos las coaliciones sociales que en los años precedentes habían servido de sustento político a las experiencias de los gobiernos “post-neoliberales” (en particular a los gobiernos neo-desarrollistas).

Este contexto de desaceleración económica y erosión relativa de expectativas sociales potenció las pretensiones de distintas fracciones de las clases dominantes locales que pugnaban por una “orientación neoliberal” de “resolución” de la crisis. Esto resultó particularmente perceptible en los países del Cono Sur en los cuales las transformaciones políticas habían se tradujeron en el desplazamiento relativo de estos grupos de posiciones de decisión en el aparato estatal. Estos sectores promovieron acciones que combinaron la intervención mediática, parlamentaria, judicial y callejera con el objetivo de erosionar la

hostiles: retroceso en la política de descongelamiento de las relaciones con Cuba y mantenimiento del bloqueo y ratificación de la xenofobia política anti-inmigratoria contra los trabajadores y trabajadores latinos inmigrantes. Este asunto gravitará fuertemente en las relaciones diplomáticas con muchos países de la región, en particular con aquellos para los cuales el envío de remesas por parte sus ciudadanos residentes en los Estados Unidos tiene mayor incidencia en la composición del PBI.

legitimidad y el sustento político de los gobiernos de estos países. Convocaron a movilizaciones callejeras alrededor de demandas en clave “ciudadana” contra la inseguridad, la corrupción, el denunciado autoritarismo gubernamental y en defensa de valores republicanos; contribuyendo a legitimar un clima de fascistización social expresado en los reclamos de “mano dura” y en la estigmatización de la pobreza. Estas convocatorias y acciones concitaron en muchos casos la adhesión de amplios sectores de las clases medias urbanas y de otros sectores sociales que fueron intensamente interpelados por las redes sociales. Con apoyo material e ideológico de distintas agencias gubernamentales y grupos de presión estadounidenses las fracciones conservadoras no dudaron en recurrir a formas y repertorios de acción que en el pasado reciente habían sido distintivas de los repertorios de protesta de los movimientos populares en sus luchas contra las políticas neoliberales (en particular las manifestaciones en espacios públicos y la protesta callejera).

Los cambios gubernamentales en Argentina y Brasil resultan del desenlace de estas disputas y tensiones y amplificaron la dimensión regional de la ofensiva neoliberal. Desde el comienzo de sus gestiones estos gobiernos pusieron en marcha drásticos recortes del gasto público (en particular en materia de políticas sociales), impulsaron medidas fiscales que promovieron la concentración de la riqueza en beneficio de sectores nacionales concentrados de la economía y de grandes empresas transnacionales y aplicaron medidas desindustrializadoras que aumentaron los índices de desocupación y subocupación. En el terreno de la integración regional desplegaron discursos y políticas contrarias a las experiencias que priorizan la dimensión latinoamericana de la integración y reorientaron, como en el caso argentino, su política hacia la Alianza del Pacífico y otros esquemas basados en la promoción del “libre comercio”. Frente al incremento de las tensiones sociales resultantes de la implementación de estas políticas se reforzaron los diagramas punitivos en el tratamiento de la cuestión social, a través del amedrentamiento de militantes sociales (como en el caso de la acción contra la Escuela Florestan Fernandes del MST, de la represión de la protesta y de la judicialización de los reclamos populares. La toma de decisiones de estos gobiernos está crecientemente fundada en los imperativos de “excepcionalidad” frente a la crisis, lo cual supone el avasallamiento de principios democráticos y jurídicos básicos consagrados constitucionalmente.

Tensiones y crisis en los gobiernos “post-neoliberales”.

Un segundo aspecto caracteriza el actual escenario de transición en la región. El mismo refiere a las tensiones, a los límites y a las crisis que afectan los procesos de cambio y que a menudo se expresan como contradicciones entre el rumbo actual de diversas políticas públicas y los principios y programáticas que fundaron la legitimidad social y electoral de estas experiencias. Nos limitamos a señalar dos aspectos que consideramos de particular relevancia para la discusión sobre estas experiencias latinoamericanas¹.

El primero de ellos refiere a la orientación seguida por algunas políticas públicas frente a la desaceleración económica experimentada a partir de 2012. Distintos gobiernos “progresistas” adoptaron medidas económicas de signo neoliberal invocando la necesidad de que era preciso introducir “ajustes finos” o aplicar retoques “correctivos” al rumbo

¹ En la consideración particular de este asunto no debemos subestimar los efectos del asedio y de los intentos recurrentes de desestabilización política contra los gobiernos promovidos internamente, y con sustento externo, por fuerzas conservadoras que militan por una restauración de la gobernabilidad neoliberal. Esta cuestión no es novedosa en las experiencias de democratización y de construcción del socialismo en Nuestra América, tal como lo evocan la experiencia chilena del gobierno de la Unidad Popular y el criminal bloqueo yanqui Cuba. Pero esto no nos excusa de una valoración crítica de las experiencias que, desprovista de toda ingenuidad política, permita identificar bloqueos y contradicciones que erosionan la legitimidad y la capacidad transformadora de estas experiencias.

económico general. Estos ajustes afectaron negativamente los niveles de ingreso de las clases populares y de sectores medios, incrementaron el descontento de amplios sectores de la población y contribuyeron a desgastar la legitimidad electoral de los gobiernos. En algunos casos estas medidas fueron acompañadas con la incorporación a los elencos gubernamentales de emblemáticos representantes del establishment neoliberal y con la realización de alianzas electorales con formaciones políticas conservadoras y con representantes políticos de grandes grupos empresarios. Estas decisiones se fundaron en la ingenua creencia o en el convencimiento de que ciertas concesiones circunstanciales permitirían neutralizar las demandas de distintas fracciones burguesas. La contracara de estas desacertadas decisiones políticas (que se revelaron fatídicas como lo demuestra dramáticamente el caso de Brasil) fue la incapacidad o el abandono de la voluntad de enfrentar las contingencias de la crisis estimulando y promoviendo procesos de movilización popular y politización social capaces de poner freno a las pretensiones “restauradoras” de las fuerzas neoliberales y que permitieran a su vez profundizar las conquistas sociales, recuperar y ampliar espacios de soberanía popular y recrear la base de legitimidad de los gobiernos.

El segundo aspecto remite a las contradicciones entre las perspectivas de transformación societal y la promoción y profundización del modelo extractivo exportador. Estas contradicciones no se limitan a la consideración de la mera dimensión económica de este modelo de desarrollo, sobre el cual se subrayó reiteradamente su carácter profundamente dependiente. La consideración de estas tensiones se proyecta sobre diversas esferas que afectan las formas de vida. En referencia a la dimensión económica del modelo extractivista exportador en reiteradas ocasiones se subrayó el carácter profundamente dependiente del mismo por su frágil exposición a las oscilaciones de los precios internacionales de los commodities, entre otras cuestiones. La disminución de los ingresos fiscales en distintos países de la región en los últimos años estuvo en parte asociada a la contracción relativa de los beneficios producidos por las industrias extractivas. Esta situación socavó la legitimidad de los discursos oficiales que postulaban la posibilidad de garantizar un modelo de gobernabilidad que reposaba en una “gestión progresista” del capitalismo. La viabilidad de las políticas redistributivas de los “gobiernos progresistas” que durante la fase económica expansiva contribuyeron a atenuar las tensiones sociales y a satisfacer parcialmente las expectativas de bienestar de los sectores populares comenzó a ser crecientemente cuestionada por distintos sectores empresariales que pugnar por construir condiciones políticas más favorables a sus demandas de rentabilidad. El deterioro de las condiciones económicas puso de manifiesto los límites y las contradicciones de los discursos y de las políticas públicas “progresistas” fundados en el ideario sistémico de progreso material y de crecimiento económico ilimitado asentado en gran parte en el aprovechamiento de las “ventajas comparativas” del modelo extractivo exportador.

Pero como indicamos más arriba el balance crítico del modelo extractivista exportador no se limita a su dimensión estrictamente económica. En este sentido no podemos dejar de referirnos a las desastrosas consecuencias socio-ambientales de este modelo de desarrollo que afectan por doquier a los territorios de nuestro continente. Estos perniciosos efectos están presentes en sus secuelas de polución (como quedó de manifiesto en ocasión de la mayor catástrofe socio-ambiental de la historia latinoamericana ocurrida a fines de 2015 con el rompimiento del dique minero de Samarco en el estado de Minas Geraes en Brasil), de empobrecimiento, de desplazamiento de comunidades y de poblaciones, de violencia social en los territorios productivos del extractivismo, de desintegración cultural, etc. Estas lógicas atentan contra

comunidades enteras que ven violentadas sus costumbres y formas de vida por el avance de este modelo productivo. Las múltiples luchas y resistencias contra este modelo contribuyeron en los últimos años a cuestionar los discursos y las políticas que promueven la acumulación por despojo y la mercantilización de la vida y nutrieron los debates sobre las alternativas civilizatorias al capitalismo extractivista, en particular sobre el buen vivir/sumak kawsay. La incidencia y la proyección regional de estas luchas son una característica distintiva del nuevo ciclo de conflictividad latinoamericano.

Las luchas de resistencia como expresión de un nuevo ciclo de conflictividad social.

Por último nos referimos sintéticamente al nuevo ciclo de conflictividad social en la región al que nos referimos al principio como un tercer elemento característico de la transición en curso. El despliegue de este ciclo iniciado en 2012 está estrechamente asociado a los efectos de la crisis económica en el mundo socio-laboral urbano y en otros ámbitos, pero en él también se proyectan y se anudan las luchas y los procesos de resistencia contra la ofensiva extractivista distintivos del período anterior (2008-2012). Este nuevo ciclo se nutre de conflictos que ocurren en países que no habían transitado el camino de ruptura con las políticas neoliberales en la década previa (comúnmente identificados con la referencia del “neoliberalismo de guerra”). Esto está reflejado en la redinamización de la protesta social en Chile donde tienen lugar las movilizaciones en defensa del carácter gratuito de la educación y contra el sistema privado de jubilaciones, en Colombia con los paros nacionales agrarios y populares y las luchas estudiantiles y también en México donde, en un contexto de militarización social extendida, tuvieron lugar resistencias contra la privatización petrolera, las luchas de maestros contra la reforma educativa, etc. El nuevo impulso de la dinámica reivindicativa no se limitó sin embargo a estos casos. También en los países identificados con las experiencias de "gobiernos progresistas" tuvieron y tienen lugar importantes reclamos, acciones y movilizaciones como en Argentina, Bolivia, Brasil, Ecuador y Uruguay. Las importantes y heterogéneas protestas en junio de 2013 en Brasil surgidas bajo el impulso del movimiento en favor del Pase libre son un emblemático ejemplo de esta realidad. Tanto en este país como en Argentina las políticas de ajuste y de concentración del ingreso implementadas a partir de 2016 por los nuevos gobiernos neoliberales provocaron un visible incremento de las disputas sociales. El marcado aumento de los conflictos en la Argentina durante los primeros meses del gobierno macrista está relacionado con un incremento no solo de las protestas sindicales (tanto en el sector público como en el privado), de trabajadores precarizados y de organizaciones de la economía y el asociativismo popular sino también con la difusión de algunos conflictos territoriales, de las protestas de organizaciones de mujeres, de movilizaciones y reclamos urbanos contra el aumento de tarifas, entre otros.

Al mismo tiempo que puntualizamos la inscripción regional de este nuevo ciclo de conflictividad es necesario también no pasar por alto el carácter heterogéneo y a veces disperso de las luchas y resistencias. Su temporalidad es compleja, no lineal, con acciones que a veces son convergentes o comunes pero también discontinuas y que presentan límites para su agregación. Son luchas que se despliegan en un contexto regional marcado por la adversidad. Esto permite entender su carácter defensivo, aunque esto no significa desconocer ciertas conquistas parciales y que contribuyen a un proceso de acumulación de fuerzas de más largo aliento. El desarrollo regional de estos conflictos expresa asimismo otra particularidad del período de transición regional: el embate y los logros político-institucionales más recientes de las fuerzas conservadoras no estuvo precedido ni

se tradujo en una derrota social ni en la desarticulación de la capacidad reivindicativa de las clases subalternas tal como ocurriera en los años '90, situación que entonces allanó el camino a la implementación de las reformas estructurales neoliberales en esa década. Las posibilidades de consolidar y estabilizar durablemente un nuevo ciclo de gobernabilidad neoliberal regional resultan actualmente más inciertas y complejas que en el pasado. Las previsiones de crecimiento económico regional moderado para 2017 plantean también interrogantes sobre la capacidad sistémica de revertir la situación de estancamiento que nutre el descontento social. La agregación de estos factores puede también potenciar en algunos países las tensiones y disputas entre las diferentes fracciones y/o grupos de las clases dominantes, afectando a su vez la estabilización del régimen de dominación neoliberal (un ejemplo emblemático de las “disputas internas” en el seno del bloque dominante es la batalla entre el parlamento y el poder judicial en Brasil, expresión de la tendencia a la judicialización de las disputas políticas entre diferentes partidos, grupos y fracciones conservadoras). La referencia a estas dinámicas, en particular a los avances y reflujos de los procesos de resistencia social, contribuye a una apreciación más precisa del carácter conflictivo, en disputa y por lo tanto abierto del período de transición en Nuestra América. Por otra parte sirve para matizar los análisis que postulan de forma concluyente la clausura o el “fin de ciclo” de transformaciones en la región, limitando en muchos casos su mirada a la expresión gubernamental de estos procesos.

El ciclo de luchas regionales que interpelaron socialmente las políticas neoliberales y que desencadenaron luego un extendido proceso de crisis de legitimidad neoliberal a inicios del siglo XXI se acompañó de un lento pero firme proceso de enlazamiento de convergencias y solidaridades de movimientos sociales que renovó y actualizó las prácticas y arraigadas tradiciones internacionalistas de las organizaciones populares latinoamericanas. Estas prácticas de solidaridad y movilización continental recorren también las geografías latinoamericanas en el nuevo ciclo. Se trata de acciones que aún no desplegaron todo su potencial convergente y al igual que muchas de las luchas de resistencia nacionales asumen en algunos casos un carácter defensivo. A modo de ejemplo podemos mencionar distintas acciones e iniciativas que tuvieron lugar en 2016 como el Encuentro Internacional de los Pueblos “Berta Cáceres Vive” realizado en abril en Honduras; las acciones de denuncia promovidas nacionalmente por movimientos contra la represión contra los maestros mexicanos en Oaxaca, México en el mes de junio y las movilizaciones nacionales de solidaridad con el pueblo brasileño y en contra del golpe de estado en Brasil. También las acciones de apoyo realizadas en diferentes países al proceso de paz en Colombia simultáneas con la Misión Internacional de Solidaridad con Colombia organizada por La Vía Campesina y la Coordinadora Latinoamericana de Organizaciones del Campo (CLOC) y la campaña continental #NoAlGolpeEnVenezuela ante la llamada “toma de Caracas” organizada en septiembre por la oposición antichavista. En octubre bajo las consignas “Ni una menos”, “Vivas nos queremos” y “Basta de violencia machista” distintas manifestaciones de mujeres en Santiago de Chile, La Paz, Montevideo, San Pablo, Asunción, Bogotá y Lima acompañaron la masiva manifestación que coronó la realización del primer paro nacional de mujeres en la Argentina para protestar contra el preocupante aumento de femicidios en este país. A fines de noviembre se realizó en La Habana, Cuba, el Encuentro Hemisférico en conmemoración de los diez años de la derrota del ALCA en el que participaron distintas organizaciones y movimientos para coordinar agendas para enfrentar las nuevas negociaciones sobre libre comercio, los tratados de inversión y a las empresas transnacionales. Por último y también en noviembre tuvo lugar la Jornada Continental por la Democracia y contra el neoliberalismo promovida por articulaciones de carácter

continental como la Central Sindical de las Américas (CSA), CLOC/Vía Campesina, la Articulación Continental de los Movimientos Sociales del ALBA, Jubileo Sur, Amigos de la Tierra, entre otras, también en conmemoración de la derrota del ALCA, contra las “reformas estructurales” y la amenaza del Acuerdo transpacífico de Cooperación Económica (TPP, por sus siglas en inglés).

El andamio de estas luchas plantea renovados desafíos al campo del pensamiento crítico y emancipatorio y a la acción transformadora de los movimientos populares. Se trata cuestiones que en tiempos recientes nutrieron los estimulantes debates del pensamiento crítico latinoamericano y que actualmente se resignifican bajo los efectos de las transformaciones estructurales en la última década. Nos referimos al lugar que ocupan los procesos de resistencia contra el despojo en la constitución de las subjetividades de las clases populares y al papel de las luchas contra la desposesión en la producción de formas comunitarias y solidarias de vida. Estos aspectos están por su parte estrechamente vinculados con la reflexión sobre las modalidades organizativas de los movimientos y con la construcción de programáticas y estrategias de descolonización de las formas estatales. También a la proyección regional de los procesos de resistencia contra el neoliberalismo (en especial a su significación en la reconstrucción de las experiencias de integración regional “por abajo”), contra la militarización, contra el autoritarismo, la xenofobia y las diferentes expresiones de “excepcionalidad”, rasgo común característico a las políticas públicas de los nuevos gobiernos neoliberales.

Estas y otras cuestiones asoman en el horizonte de los caminos comunes que, plagados de escollos, transitan y edifican con espíritu rebelde las resistencias en Nuestra América. Estos asuntos configuran un terreno común de debate colectivo que es indispensable para el fortalecimiento de las fuerzas emancipatorias y de las perspectivas de transformación social. Debate que también es ineludible para una interpretación sin concesiones del momento histórico que atravesamos ya que, como señaló oportunamente Fidel Castro, “revolución es sentido del momento histórico”.

Ir más allá

Virginia "Gina" Vargas (militante feminista de Perú)

El avance del capitalismo

El capitalismo ya no es solo neoliberal; ha entrado en lógicas de extracción y destrucción, como dice *Saskia Sassen*; la desregulación de las finanzas provoca una creciente e inédita concentración de riquezas, acelerando los procesos de expulsión. La utilización de medidas de control democráticas (como el impeachment) para acciones profundamente antidemocráticas, acelerando el creciente avance de las fuerzas de derecha y fundamentalistas, que se expresan no solo en los golpes de estado “blandos”, en el creciente extractivismo, y la creciente criminalización de la protesta y asesinato de las-los defensores de derechos humanos. Aunque hay mención al Encuentro Internacional de los Pueblos “*Berta Cáceres Vive*, sería bueno explicitar su asesinato, que si bien fue el más evidente, y que despertó enorme solidaridad en la región, no ha sido el único...

Gobiernos progresistas

Estos gobiernos han contribuido a atender las formas más tenaces de injusticia, a redistribuir la riqueza, a avanzar reformas políticas y económicas, a visibilizar nuevos sujetos políticos, a ampliar ciudadanía, logros para nada desdeñables. Sin embargo, los

cambios que remuevan injusticias y exclusiones, para su permanencia, requieren de cambios culturales y contraculturales, que modifiquen los sentidos comunes tradicionales sobre las mujeres y las diversidades, que alimenten nuevas miradas, que democratizen las vidas cotidianas. Los derechos sexuales y reproductivos, la diversidad sexual (Ecuador) en alianza con la iglesia más reaccionaria. O los chistes misóginos, demasiado groseros y demasiado frecuentes (Bolivia) Es decir, las políticas no han sido ni suficientemente inclusivas, ni suficientemente democráticas, ni suficientemente sensibles como para que no sigan repitiendo algunas de las falacias y autoritarismos de su historia. Además de todo lo señalado, en cuanto ajustes neoliberales y extractivismo, existe una distorsión en relación al rol de los movimientos sociales. El caso de Bolivia y los posicionamientos de *García Linera* son los más elocuentes, al pretender que los movimientos sociales que llevaron al poder a estos gobiernos, permanezcan leales al gobierno. Apoyándoles siendo parte, y por lo tanto desperfilando su autonomía. Y es alarmante notar que la absoluta mayoría de los intentos de alargar su presencia en el poder lo han realizado los gobiernos progresistas. El caso de Bolivia es paradigmático, pues después de haber realizado recientemente un referéndum que dijo No a la reelección., están ahora encontrando mecanismos legales para asegurar de todas maneras la permanencia de *Evo* en el poder.

Nuevos ciclos de luchas

Está muy buena la recopilación de las luchas últimas. Quizá habría que subrayar por un lado el carácter territorial de muchas de estas luchas. Y también subrayar una dimensión importante de *Ni Una Menos*, cuál es su expansión internacionalista regional y comenzando a tener impacto global (ya ha habido movilizaciones de *Ni una Menos* en Italia y en España). Finalmente, creo que es importante señalar que ha habido un florecimiento de nuevos contenidos al pensamiento crítico latinoamericano, alimentando nuevas perspectivas de análisis como la teoría decolonial (*Quijano* y muchas más, mujeres y hombres), dando origen no solo a nuevos horizontes de disputa y reconocimiento sino también han sido consagrada en Constituciones y en la institucionalidad estatal (Vice ministerio de Decolonialidad en Bolivia), así como el carácter plurinacional, en las constituciones de Bolivia y Ecuador.

África al Sur del Sahara
Afrique subsaharienne
Africa South of the Sahara



African Resistance to Capitalism

Firoze Manji (journalist and author, Kenya)

The history of Africa over the last 500 years has been a history of contestation between those who have sought to dehumanise its people to better exploit them through enslavement, slavery, colonisation, genocide and mass killings, torture and repression and the struggle of the peoples to assert and invent their own humanity. Despite the achievement of independence in most countries (Western Sahara and Diego Garcia being the remaining exceptions), there is a continuity of those contestations albeit in new forms. As Domenico Losourdo has shown, enlightenment gave birth to the twins of liberalism and racism, establishing a sacred space wherein the gains of enlightenment could be enjoyed by an exclusive white and the profane space wherein the overwhelming majority of black peoples were condemned to be confined. The rise of neoliberalism, with the associated reversal of the gains of independence, continues the tradition of restricting progress, privilege, autonomy, democracy to an increasing small membership of the sacred space while expanding the size of what it conceives of as the barbarians, the uncivilised, the ‘under developed’ that occupy the profane space. In contrast to earlier periods, however, the sacred space is no longer restricted to whites alone, but allows into its hallowed halls those sections of the elites of Africa who have become part of the transnational class. The majority of the people, who are considered less than human and discarded and effectively disenfranchised, have not remained silent, but continually give expression to their discontent and engage in struggles wherein they gain glimpses of the potentials of their own humanity.

The Era of Discontent

Thus, in the last few years we have witnessed protests and uprisings, the most marked of which we have seen in Tunisia and Egypt, and more recently in Senegal, Burkina Faso, DRC and South Africa. But as we have shown elsewhere¹ the evidence of discontent has not been limited to these countries. In practice, there is probably no country on the continent that has not manifested such protests to greater or lesser degrees. Discontent, protest or even ‘uprisings’, do not necessarily result the transformation of the prevailing political and economic conditions, but they are a necessary, if not sufficient, condition for social transformation. The protests and uprisings occur in the context of growing impoverishment of the majority, reversal of the gains of independence, privatisation of public spaces, declining social infrastructure, massive unemployment and never-employment, widespread dispossessions of livelihoods and of land, growing insecurity, declining value of wages, escalating inflation, while a minority accumulates unprecedented wealth. In every country, governments have become more accountable to the transnational corporations, banks and financial institutions than they are to the citizens who elected them. The cult and culture of neoliberalism has become normalised. These are generations that have not only no direct knowledge or experience of the liberation struggles, but whose education has excluded them gaining any knowledge (let alone information) about the experiences of liberation across the continent. That said, there are many of these generations who are exposed to information available on the internet, and there is a strong identity with radical ideas that are expressed in short-form

¹ Firoze Manji and Sokari Ekine (eds): *African Awakenings: The Emerging Revolutions*. Oxford, Pambazuka Press, 2011

via social media. As a general rule, understanding of their own histories, analyses of the underlying causes of impoverishment is limited.

Dangers Ahead

Whereas once national identity was fired by the ideas of freedom and emancipation, today such identities are mere taxonomic terms, emptied of any association with liberty. Instead, there is a growing politicisation of ethnicity and in some cases the establishment of ethnic militias. Political mobilisations are based on appeals to so-called tribal affiliation. Faced with growing disenchantment resulting in the failure of the nationalist politicians to deliver on their promises, the only basis for political support has become playing the ethnic card – appeals to ‘tribe’. Often the definition of the tribe coincides with the definitions prescribed by the former colonial powers in their attempt, as Mamdani puts it, to ‘define and rule’. Politics has been reduced to who gets access to the state as the source for ensuring accumulation. Political parties are almost indistinguishable from each other. Elections are opportunities for ethnic mobilisations and widespread corruption in an attempt to buy votes. The ruling elites are closely allied with transnationals and finance capital. With growing inequality, declining productive investment, and growing impoverishment, the legitimacy of the ruling classes is increasingly called into question. To maintain their rule, there has been a disorganic growth of the repressive arms of the state to deal with protest and political opponents. Disappearances, torture, and killings of political opponents have become increasingly common. There is a growing criminalisation of social protest and the equation of political opposition with ‘terrorism’. For example, so-called Somalis who have for generations lived in Kenya are arbitrarily considered as potential terrorists, part of the Al-Shabab network. Despite being Kenyan, many are sent to refugee camps or deported to Somalia.

Arbitrary arrests, imprisonment, torture and killings of unarmed civilians by police who operate with almost total impunity is common. Frequently it is members of social movements who have engaged in social protests who are targeted by the police. There has been a growing militarisation of police and the expansion of security apparatuses, most of whom are trained by the US, Israeli and European powers. The penetration of imperial security forces including Mossad, CIA, MI6 and a vast array of security personnel that operate with the support of the state is common. There has been widespread use of military forces to invade neighbouring countries where there are potentials for accumulation. The DRC has become the target of almost all of its neighbours, with senior members of the armed forces enriching themselves and thereby increasing their powers domestically. The illegal and unconstitutional invasion of Somalia by Kenya, with the support of the US and France (and which has now been incorporated into the AU forces, is also a case in point. It is believed that there is a permanent balkanisation of the southern part of Somalia which provides Kenya with lucrative access to the port of Kismayu where, it is said, the illicit trade in drugs, arms and other materials is rife. Balkanisation of states as Somalia, in the disastrous creation of South Sudan.

US inspired interventions in Africa have led to the creation of fragile states and even to the complete dismantlement of states as in Somalia and Libya. Military intervention to ensure compliance with the interests of empire have become increasingly common – Somalia, Libya, Côte d’Ivoire, Mali, Niger. The destabilisation of states has resulted in massive outflows of refugees into neighbouring countries. With few exceptions, such people are usually interned in camps where they are subject to harassment both by the

state as well as by political factions that seek to control the camps. Research by *TomDispatch* indicates that in recent years the U.S. military has, in fact, developed an extensive network of more than 60 outposts and access points in Africa. Most of these are situated across a band of countries stretching from East to West that are the major oil producing countries of the region. Climate change is already having a serious impact across Africa affecting health, livelihoods, food security, and water availability. Serious flooding in Algeria, Mozambique have caused widespread economic losses, deaths of hundreds and affected millions of people. There have been severe droughts in the East Africa region exacerbating conflicts between nomadic and settled people as in Darfur. There have been severe droughts over the last few years with water levels of rivers dropping e.g. In the Volta and Niger Rivers. The crisis of water is exacerbated by the competition from the extractive, horticultural and agricultural industries receive preferential access to water, and while at the same time are one of the principal polluters of the water tables. East Africa is facing the worst food crisis with some 12 million people in dire need of food.

Fighting Back

Many popular movements that have arisen across the continent, some being spontaneous eruptions, others more organized. In Nigeria, Tunisia, Egypt, Morocco, the trade union movements have been relatively strong, but not always connected with the social struggles that occur beyond the workplace. A series of popular movements have arisen in opposition to environmental destruction especially of the extractive industries, but also in relation to the actions of corporations seeking to appropriate land. Movements of family farmers have also emerged around food sovereignty, with connections developing with La Via Campesina. These have yet to develop sufficiently to be able to take on the power of the agro-industrial complex. There are popular movements organizing around climate change. The most well know and ‘successful’ movements that have emerged in the recent past have been those that have sought to protest against the attempts by presidents to extend their rule – as in Senegal, Burkina Faso, DRC, Burundi — and less successfully in Uganda and Cameroon. Slum-dwellers around most cities have witnessed young people organizing against the regular attacks of the state. Some, such as Bunge la Mwananchi in Kenya have organized successful campaigns to prevent increases in price of basic foods. The growth of the women’s movement and the LBGTI movements have been important especially in challenging patriarchal violence.

There are clearly a multitude of popular movements that have emerged, but there appears to be relatively little convergence or collaboration across sectoral interests. In part I think this is because such movements are often organized to protest *against* a particular issue faced by that constituency, for rather few of them have a more explicit perspective about what they might be fighting *for*. Deep analysis of the underlying causes of the issues that they face is relatively rare. There is much rhetoric about neocolonialism, pan-Africanism, and imperialism, but there are few movements that are explicitly anti-capitalist and who have an appreciation of the nature of capital in its current state. There is a tendency of many movements to limit their critique only of corruption. That said, there are explicitly political movements of significance, such as Polisario whose agenda is part of the tradition of freedom, emancipation and self-determination that was manifested across the continent in the post second world war period. One of the threats to the integrity of many movements comes from the influence of money: the US State Department has a keen nose for the threat that many social movements can pose, and

have responded by offering considerable funds to some of the more organised movements (Senegal, Burkina, Burundi, DRC are examples where this has happened). This inevitably results in the achievement of the purpose for which these funds are provided – that is, to split the movements and render them less effective. A similar threat has come from the INGOs who, through the way in which grants are provided, gradually transform social movements into NGOs (the ngo-isation process).

Crises et résistances africaines

Demba Moussa Dembélé (Forum social africain)

À mesure que s'approfondit la crise du capitalisme, les idéologues et dirigeants du système dominant semblent se convaincre que l'Afrique détiendrait la solution à la crise. En effet, les déclarations et rencontres qui se sont multipliées ces dernières années confortent cette analyse. Lors d'une tournée en Afrique en janvier 2014, le premier ministre japonais a déclaré ceci au siège de l'Union africaine que l'Afrique porte sur ses épaules « avec ses immenses ressources, les espoirs du monde ». Depuis 2007, pour assurer un accès privilégié non seulement aux ressources, mais également aux marchés du continent africain, l'Union européenne (UE) tente d'imposer un accord de « libre-échange » sous le faux nom « d'Accord de partenariat économique » (APE). Les États-Unis poursuivent le même objectif, comme l'illustre le sommet Afrique/États-Unis, inimaginable il y a quelques années¹. En somme, on assiste à une ruée vers les ressources du continent africain et d'aucuns disent que celui-ci semble être la nouvelle frontière de la mondialisation capitaliste².

Exploitation et hémorragie financière

En plus des convoitises sur ses ressources naturelles, l'Afrique, subit une véritable saignée sur le plan financier, sous forme illicite et licite. Entre 2004 et 2009, le Sénégal aurait perdu quelque 410 milliards de francs CFA de ressources provenant de l'extraction minière³. Les fraudes et évasions fiscales de la part des multinationales coûtent des centaines de milliards aux pays africains. Entre 2002 et 2011, les pays de l'Afrique de l'Ouest, membres de la CEDEAO, auraient perdu 210 milliards de dollars, sous forme de fraudes fiscales. En Afrique centrale, la République démocratique du Congo (RDC) est depuis longtemps devenue la proie des prédateurs, ce qui explique les conflits incessants et son instabilité chronique. À l'échelle du continent, plus de 50 milliards de dollars par an sortent sous forme illicite, selon le panel présidé par Thabo Mbeki, l'ancien président d'Afrique du Sud⁴.

La ruée vers les terres agricoles

On observe actuellement une ruée sans précédent vers les ressources agricoles, notamment au Sénégal, au Mali, au Niger, au Nigeria, au Burkina Faso, en Guinée, au Éthiopie, au Kenya, en Tanzanie, en Ouganda, au Soudan, au Soudan du Sud, au

¹ Demba Moussa Dembélé, « Le sommet Afrique/É.-U pour le contrôle des ressources », *Le Quotidien*, 6 août 2014 ; *Jeune Afrique*, « États-Unis : l'Afrique au sommet, séance de rattrapage pour Barack Obama », 4 août 2014

² Demba Moussa Dembélé, « Ressources de l'Afrique et stratégies d'exploitation », *La Pensée*, no.381 (janvier/mars 2015).

³ *Le Soleil*, Dakar, 26 octobre 2016.

⁴ Economic Commission for Africa, *Illicit Financial Flows. Report of the High Level Panel on Illicit Financial Flows from Africa* (Mbeki Panel), Addis-Abeba, Éthiopie, 2015.

Cameroun, en RDC, à Madagascar, au Mozambique, en Afrique du Sud¹. En France, des banques comme le Crédit Agricole et la Société Générale, des compagnies d'assurances comme AXA, ainsi que des groupes comme Bolloré et Louis Dreyfus, ont créé des « fonds verts » et investi des centaines de millions d'euros dans l'acquisition de millions d'hectares. Le groupe Bolloré serait présent dans plus de 40 pays africains².

Instrumentalisation du terrorisme

Pour masquer leurs stratégies d'accaparement des ressources de l'Afrique, le phénomène terroriste, dû en partie à la politique d'agression impérialiste³, est devenu un bon prétexte pour multiplier les interventions militaires et implanter des bases, permettant ainsi de renforcer la présence militaire des pays occidentaux sur le sol africain. La France a des bases militaires dans la plupart des pays d'Afrique du centre et de l'Ouest. Quant aux États-Unis, ils cherchent à déménager le siège social d'AFRICOM (Africa Command), établi à Stuttgart (Allemagne) vers l'Afrique. Initié par l'administration Bush, il vise à implanter une base militaire permanente sur le sol africain, de préférence dans la région du golfe de Guinée où se trouvent les plus importantes réserves de pétrole du continent⁴. Ceci permettrait de mieux protéger les intérêts des multinationales nord-américaines du pétrole comme Chevron et ExxonMobil et de contrer des rivaux potentiels comme la Chine et la Russie. En fait, le terrorisme sert de prétexte pour encourager la militarisation et la déstabilisation du continent africain, facilitant ainsi la mainmise sur ses ressources.

Les débats stratégiques

Formation de coalitions. À cet égard, les mouvements cherchent à mobiliser davantage de monde en formant des coalitions. C'est le cas au Sénégal, avec la coalition « Non aux APE », qui regroupe des mouvements sociaux, des organisations paysannes, des centrales syndicales et des partis politiques. Elle a organisé plusieurs grandes mobilisations et lancé une pétition contre la ratification des APE, qui a recueilli le important soutien populaire⁵.

Convergence des luttes. Sur le front de l'émigration, les mouvements sociaux africains ont fait le lien entre l'aggravation de l'émigration et les politiques de « libre-échange », tels que les APE. D'ailleurs, on constate que le durcissement contre l'émigration « clandestine » va de pair avec les pressions sur les pays africains pour signer les APE. En réalité, l'Union européenne essaie de combiner le renforcement des contrôles dans les pays africains et le financement de programmes destinés à retenir les citoyens de ces pays sur place. Des conventions signées par le Commissaire européen au développement avec le gouvernement du Sénégal viennent s'ajouter à des programmes antérieurs qui n'ont pas eu de succès jusqu'à présent. Les convergences sur les questions migratoires ont conduit à la formation d'une coalition internationale, le Réseau migration et développement. Sur un autre front, la mobilisation contre l'accaparement des terres prend de plus en plus

¹ Alternatives Sud, *État des résistances dans le Sud : les mouvements paysans*, Louvain-la-Neuve, Centre Tricontinental, Syllepse, volume 20, 2013/4.

² Au Cameroun, les populations affectées par les entreprises de Bolloré ont manifesté, se plaignant du manque de retombées pour leurs communautés alors que leur environnement continue de se dégrader.

³ L'agression de la Libye par l'OTAN, suivie de l'assassinat de son président et de la destruction de ce pays, a eu pour conséquence l'attaque du nord du Mali par des groupes terroristes et la montée du terrorisme en Afrique du centre et de l'ouest.

⁴ Les pays exportateurs de pétrole de cette région sont le Nigeria, le Congo, la Guinée équatoriale, le Gabon, l'Angola, etc.

⁵ La pétition a été lancée le 5 juillet 2016 en présence de personnalités, dont d'anciens ministres, des députés à l'Assemblée nationale et des chefs des principales centrales syndicales.

d'ampleur. Une caravane des organisations paysannes a sillonné plusieurs villes en Afrique de l'Ouest en avril 2016. Cette caravane, qui s'est terminée à Dakar a remis un mémorandum sur la question au président du Sénégal, Macky Sall, alors président en exercice de la CEDEAO. On observe aussi des convergences entre les luttes des mouvements paysans et celles des organisations écologistes et environnementalistes. De la même manière, on assiste à des convergences entre les positions des organisations de femmes et celles des organisations paysannes en ce qui concerne le problème de l'accaparement des terres.

Luttes pour la démocratie et les droits économiques et sociaux. La question de la démocratie et des droits économiques et sociaux a également été au centre des préoccupations des mouvements sociaux. Dans plusieurs pays, le respect des dispositions constitutionnelles et la transparence des élections ont été l'objet de grandes mobilisations. C'est notamment le cas en République démocratique du Congo (RDC) et dans une moindre mesure, en Mauritanie et en Gambie. En RDC, les mouvements citoyens Filimbi et Lucha ainsi que le Centre national d'appui au développement et à la participation populaire ont été les catalyseurs de la mobilisation citoyenne pour le respect de la Constitution. Au Burkina Faso, les mouvements sociaux, menés par le Balai Citoyen, ont joué un rôle de premier plan dans la chute de Blaise Compaoré en octobre 2014. Ils ont également joué un rôle déterminant dans la résistance populaire qui a fait échouer la tentative de coup d'État de l'ancienne garde prétorienne de Compaoré en septembre 2015. Au Niger, les mouvements sociaux conduits par Alternative Espaces Citoyen, ont joué un grand rôle dans la résistance à la dérive du régime en place et sa tentative d'instrumentaliser le terrorisme pour museler l'opposition et restreindre les libertés démocratiques. Au Sénégal, le mouvement « Y en a marre » a été le fer de lance de la mobilisation de la jeunesse contre la candidature de l'ancien président Abdoulaye Wade, en contribuant à la défaite de celui-ci en mars 2012. En Mauritanie, des mouvements luttent contre les survivances de pratiques esclavagistes. Certains de leurs dirigeants ont récemment été condamnés à de lourdes peines de prison. Cependant, les questions de démocratie sont aussi liées à la gestion transparente des ressources nationales et à la nature des politiques publiques. Ainsi, la lutte contre les inégalités et pour une répartition plus juste des revenus du pays fait partie des principales revendications des mouvements sociaux. Des mobilisations contre la cherté de la vie ont eu lieu au Sénégal, au Burkina, au Niger, en RDC. La question de la transparence dans la gestion des ressources naturelles a été au cœur des luttes dans des pays comme le Sénégal, la Guinée, le Bénin, le Nigeria, le Congo et le Tchad.

South Africa

Tough Times and Hard Struggles

Correspondent

Since the end of apartheid (1994), the ANC retains its control of the state, although at recent local government elections it lost control of 3 major cities. It has used its control to create itself as a parasitic, comprador bourgeoisie through a mechanism known as “Black Economic Empowerment” – a system of transfer of corporate share. It is through that mechanism that a black elite acquired minority share capital in major companies – mining, energy, finance etc. Cyril Ramaphosa, one-time General Secretary of the

National Union of Mineworkers, is now a mining magnate. In the meantime, the ANC has presided over a neoliberal trajectory which has weakened state provision of services through privatisation and commercialisation. State owned enterprises have been used as sources of corrupt contract revenue for black capital. Within the ANC, there is a social layer which has a clear interest in bringing under control the organs of the state that implement enforcement of the law, so that it can ‘protect’ ‘friends’ and let them carry on their illegal activities.

Crisis of Crises

Socially, South Africa is dominated by the legacy of apartheid – large, brutalised, impoverished townships, isolated from middle class suburbia, where violence, including violence against women, is endemic and ‘law and order’ non-existent. Because it remains dependent on mining exports, the economy has been badly affected. Manufacturing has fallen from over 20% of GDP in 1994 to just over 10%, as super profits from the mineral sector were poured into the pockets of shareholders, instead of into investment in manufacturing industry. One million jobs were lost as a result of the 2008 global crisis. Almost 10 million people (over 30% of the working age population has been thrown into poverty. All of this explains the increasing chaos and turmoil with the ANC-led government, with large segments calling President Zuma to resign. COSATU, the largest labour federation is arguing that the ANC has fallen into ‘bad hands’ and must be rescued. Other groups however believe that it the problem is the ANC, and not just Zuma.

Looking for Alternatives

For two consecutive years, university students have coalesced in a movement called #FeesMustFall, around demands for free, decolonised tertiary education. Universities have been closed for weeks by a movement which combines students from poor backgrounds who cannot afford their education with students from middle class backgrounds who embrace a form of ‘intersectional’ identity politics informed by black consciousness ideology. The movement also adopted a strong position against labour outsourcing at their institutions, winning victories which trade unions had failed to win. Apart from the students, the popular movement in general has shown itself to be incapable of coherent mass mobilisation beyond occasional set-piece ‘shows of strength’. There is a constant succession of local protests centred on poor residential areas, but an attempt to give it coherence through the formulaic formation of the ‘united Front’ has come to nothing. The trade union movement has had difficulty to move consistent mobilisation. It is split by sectarian battles amongst its leaderships, in which important forces are aligned with the government, even when it tries to impose anti-labour legislation (like imposing constraints on the right to strike). The material conditions will continue to give rise to spontaneous upsurges of mobilisation, but without any ability to generalise the mobilisation, they remain episodic. COSATU is currently paralysed with internal fractures, having recently expelled its affiliate (the National Union of Metal Workers). An additional factor inhibiting the popular movement comes from the fact that the left has failed to make a coherent impression. The Communist Party remains wedded to the politics of alliance with the ANC, with its leadership in government. At the moment it supports the ‘anti-Zuma’ faction inside the ANC. At the same time, the SACP does not take its distance from some of the worst neoliberal policies and the repression

against working classes such as what occurred against the Marikana striking miners in 2012, when 44 workers were shot by the police.

Some efforts are on the way to regroup the left. Various attempts have been hampered by the persistence of dogmatism and sectarianism defined as 'Marxism-Leninism', combining 'revolutionary' political rhetoric with reformist practice. While the left remains vacillating, many radical energies have been captured by the populist 'Economic Freedom Fighters' (EFF), with a significant base of disaffected and unemployed youth. Like other populist forces worldwide, the EFF has become a meaningful minority force, operating under a commandist structure and a powerful individual.

The struggle continues...

Maghreb-Machrek



Le Maghreb-Machrek six ans plus tard

Maher Hanin (Forum tunisien pour les droits économiques et sociaux)

Parti de la Tunisie en décembre 2010, un grand mouvement populaire s'est levé pour atteindre toute la région et réveiller les consciences en provoquant des mouvements dans 900 villes dans 80 pays. Partout, a été entendu le même cri pour la dignité, la désobéissance face à l'autoritarisme et le refus des politiques désastreuses découlant des diktats des institutions financières internationales. Ce printemps arabe, composée de mouvements ouvriers, de diplômés chômeurs, de jeunes, de cybers acteurs et de mouvements féminins, venait de grandes luttes en Tunisie, en Égypte. Ces mouvements étaient alors relayés par une adhésion citoyenne, ont fait tomber le mur de la peur et ont ouvert la voie à une dynamique de changement réclamant une citoyenneté libre et la mise en place d'un autre modèle économique capable de corriger les injustices engendrés par les politiques économiques néolibérales.

Le facteur islamiste

Cependant, la lutte pour les libertés a eu pour corollaire l'émergence des formations politiques islamistes, qui ont repris à leur compte les arguments de justice sociale, affirmant que « le monde impie est un monde où prône l'injustice ». Ce discours a engendré une adhésion populaire non anticipée par les autres mouvements politiques, occupés à l'instauration d'institutions démocratiques et à la défense des libertés. L'islamisme est alors apparu en phase avec les classes populaires contre une laïcité et un progressisme associés aux élites embourgeoisées. Par ailleurs, ces formations islamistes constituaient des organisations politiques rodées, qui s'étaient développées en exil et qui étaient soudées par une conviction idéologique forte autour de la revendication de l'islamisation de l'espace public. Parallèlement, les mouvements islamistes se sont présentés comme un substitut à l'État providence développementaliste, en prônant un autre modèle de développement « en dehors » de de l'occident, mais respectueux des principes du néolibéralisme.

Le rôle de l'impérialisme

La question de l'allégeance chez les peuples du Maghreb et de l'Orient est étroitement liée à l'anthropologie du pouvoir dans la région, aux structures mentales et à la psychologie sociale qui maintiennent la famille, le clan, la tribu et la totalité de rapports sociaux et culturels hérités du passé. Cependant, il ne faut pas négliger le rôle des grandes puissances dans la région qui remonte à la défaite de l'empire ottoman et la consécration de la domination britannique et française sur des territoires retracés après la Première Guerre mondiale, de même que de la création d'un foyer national juif en 1948. Plus tard au moment de la guerre froide, la stratégie américaine a aggravé les fractures. Les États-Unis ont alors favorisé sur la base du wahabisme saoudien l'idéologie promue en Afghanistan où les islamistes avec leur appui ont transformé ce pays en une nébuleuse de recrutement des moudjahidines de tout le monde musulman. Depuis, Washington tente d'orienter la dynamique émanant des révoltes populaires vers une acceptation d'un conservatisme sociétal et moral. Il s'agit d'éviter une remise en question des politiques néolibérales. Entre-temps, on utilise les canaux de communication issus de la mondialisation pour encourager une offre sociale islamiste basée sur la charité et non pas sur le droit universel. On prône les valeurs pieuses de l'entraide et la charité sans aucune revendication des droits fondamentaux, tels que les droits sociaux, économiques et l'égalité homme-femme. C'est semble-t-il aujourd'hui la solution américaine face à leur crise d'hégémonie sur le monde face à la montée de la Chine et le retour de la Russie sur la scène internationale.

La stratégie du chaos

Les mouvements dans la région rappellent la nécessité d'une construction démocratique réelle. La pluralité doit donner plus de place à la mémoire culturelle de chaque pays de la région et redonner la place que chaque société entend donner au religieux et plus particulièrement à l'Islam. L'Islam doit reprendre sa place comme référent spirituel prônant des valeurs et une éthique face au désenchantement du monde, et non comme un carcan bloquant l'émancipation des sociétés en scandant l'intolérance et la haine et en clivant la société en croyants et mécréants. C'est dans ce contexte que les mouvements citoyens, les forces de gauche, les intellectuels engagés et les altermondialistes de la région, sont appelés à repenser leur place, leurs rôles et leurs stratégies d'actions spécifiques dans la région. À la différence des trajectoires constitutionnelles, qu'ont connues la Tunisie, le Maroc et l'Égypte, les pays comme la Libye, le Yémen et

la Syrie se trouvent dans des guerres abjectes où les enjeux du pétrole du gaz et des ressources naturelles amplifient les tentations hégémoniques au détriment des populations civiles. Tout le monde sait que les acteurs sur le sol syrien ne se limitent pas à la population syrienne. La Turquie, l'Arabie Saoudite, le Qatar, sous l'aval américain et aussi l'Iran, ont contribué chacun de sa position à militariser le conflit.

L'intervention russe contre les forces islamistes soutenues par les Américains et les Européens est devenue sous couvert de lutte contre le terrorisme une nouvelle donne qui accélère l'internationalisation du conflit. Tous ces éléments consolident l'hypothèse d'un « nouveau » Moyen-Orient sur des bases ethniques, tribales et confessionnelles, incapables de s'entendre et de se développer. Cependant, cette politique impériale n'explique pas à elle seule le désastre. Il ne faut pas exclure les raisons endogènes propres aux sociétés et à leur histoire coloniale et postcoloniale. Les régimes politiques monarchiques, républicains (se disant modernistes) et militaires (se disant révolutionnaires) ne sont pas parvenus à créer les conditions pour une vie politique pluraliste, participative, démocratique et inclusive.

La lutte continue

Passer des Printemps arabes aux guerres actuelles est en soi une source d'inquiétude. Cette inquiétude par ailleurs s'étend au monde entier où se profilent des dynamiques de domination et de propagation de la peur. C'est la paix mondiale qui est menacée par la montée du djihadisme et par son corollaire, la montée du racisme et de l'exclusion. En Europe et aux États-Unis, les populismes de toutes sortes alimentent l'islamophobie, faisant des musulmans migrants une population ni/ni (ni maghrébine / ni européenne). Pour cette population qui ne trouve plus sa place et dont la dignité est fortement touchée, la violence devient un mode d'expression, surtout pour des jeunes où le djihadisme apparaît comme une opportunité dans un système où le manque d'opportunité est la norme. Aussi, il est de notre devoir politique, intellectuel et moral, d'entreprendre une nécessaire régénération de notre pensée et de nos moyens d'action, s'il est vrai que les monstres qui surgissent ne sont que l'affirmation que l'ancien monde est mort et que le nouveau monde n'est pas encore né. La tenue dans la région de deux Forums Sociaux Mondiaux en 2013 et 2015 a démontré que des voix pour un autre monde existent en nombre. Il s'agit toutefois de déterminer, d'un point de vue politique, les actions nécessaires à entreprendre pour faire face à cette lacune et éviter le risque de voir ces mouvements se neutraliser par eux-mêmes.

Dans ce contexte, il est urgent de déployer un plan d'action lié aux attentes de la région :

- Il faut élargir la mobilisation mondiale pour la paix. Dans ce but, nous proposons la tenue suite à un cycle de mobilisations d'un Forum social régional contre la guerre, le terrorisme, où les causes profondes seraient traitées et où des actions concrètes pour la restauration de la dignité des peuples opprimés et pour la paix seraient énoncées. Ce Forum aurait pour objet « Pas de sécurité sans développement JUSTE et pas de développement sans sécurité ».
- Il faut faire converger les luttes des mouvements sociaux et des altermondialistes dans la région où le champ politique est encore ouvert. Cette convergence donnerait plus de force aux mouvements démocratiques afin d'éviter la menace du dérèglement dangereux insufflé par le tunnel identitaire islamisant. Politiser notre démarche en la rendant plus globale à l'échelle de la région permettra à nos mouvements d'avoir un débouché politique et de contribuer à ancrer les pratiques démocratiques dans les institutions, communes, régions en cours de refondation et dans la société.

Une réflexion plus globale sur le devenir de la démocratie, de la paix et de la justice dans le monde dans laquelle s'engageront les altermondialistes de la région pourra également donner espoir à défaire la fabrique de la haine, de la violence et faire valoir les valeurs de la démocratie et de la tolérance dans un monde meilleur. Comme le disait le militant nationaliste algérien Farhat Abbas, « c'est en poussant le combat de la démocratie et des droits de l'homme qu'il mènera au nouveau monde ».

The Arab Uprisings Six Years Later

Gilbert Achcar (School of Oriental and African Studies)

Six years ago, Mohamed Bouazizi immolated himself in the Tunisian city of Sidi Bouzid. His protest inspired millions of others to protest. The tragedy is that this wave of protests did not bring the renewal that was promised by the branding phrase "Arab Spring," but rather more of the old calamities, aggravated to a frightening degree in some cases. It is necessary therefore to emphasize crucial issues regarding the sad condition under which we commemorate the sixth anniversary of the Arab uprisings.

The first issue concerns a view that has spread quite understandably in the Arab region, according to which the lesson of the past six years is that the old order, despite its huge problems, was better than the revolt against it since the latter only managed to create a bigger disaster. The truth is that if we were to apply the same logic to any of the great revolutions in history, assessing them only a few years after their beginning, we would condemn them all. Thus, if we envisaged the French Revolution from the angle of where it stood six years after its start in 1789, we would find an appalling situation in France with an ongoing civil war that killed hundreds of thousands and a revolutionary regime that executed tens of thousands in a reign of terror. France was, later, to go through an imperial stage followed by the restoration of the monarchy that the revolution had overthrown. Only close to a century after the revolution's start did the republican regime stabilize, and yet, the anniversary of the French Revolution on 14 July is the greatest yearly celebration in contemporary France, and the French recall their revolution as a glorious historical event, which most of their historians rally to defend against anyone who denigrates it by trying to portray it as a catastrophe. What started in the Arab region in 2011 is a long-term revolutionary process which, from the beginning it was possible to predict, would take several decades, and would not reach a new period of sustained stability short of the emergence of progressive leaderships capable of bringing the Arab countries out of the insuperable crisis into which they have fallen after decades of rotting under despotism and corruption.

No Nostalgia

This brings us to the second issue to emphasize on this anniversary of the uprisings. To say that the old Arab regime is better than the revolt against it is like saying that the accumulation of pus in a boil is better than incising the boil and letting the pus out. The tragedies that we are witnessing now are not the product of the uprising, but indeed the product of decades of accumulation of rot in the heart of the old regime. The "Arab Spring" provoked the explosion of this accumulation, which inevitably would have happened sooner or later. The truth is that the longer the explosion was delayed, the more rot accumulated. If there is indeed one thing to be regretted in the Arab explosion, it is not that it happened but that it took so long to happen—so long that the old Arab order managed to achieve, to a great extent, its dislocation of Arab societies by means of tribalism, sectarianism, and various forms of cronyism, not to mention tyranny, state terror, and the lesser counter-terror provoked by governmental violence. No one should mourn the old order as if it was a dream rather than a nightmare. The lesson that must be drawn from the recent historical experience by all those who suffer or have suffered from the Arab order that has been in place for decades—and this is the vast majority of the inhabitants of Arab countries—is rather the urgent need for an emancipatory progressive alternative to the rotten past that started to crumble six years ago, and will not cease collapsing whatever attempts to stitch it are made by its rulers.

Opportunities and Dangers

The year 2016 bears witness to this truth: it was not restricted to the tragedy of Aleppo, but started with a local uprising in Tunisia and ended with massive social mobilizations in Morocco and Sudan. The danger that threatens the Arab uprising is not the continuation of the revolution—its termination would indeed be much more dangerous than its perseverance—but the persistence of its lack of organized progressive forces capable to rise to the huge historical challenge that it faces. We are like a people that started coming out from the land of slavery and now face the threat of getting lost in the desert to be aggressed by ferocious beasts while searching for the Promised Land. To guide us towards this goal, we need a "modern Moses": not a heroic individual leader but rather a collective emancipatory and democratically pluralistic project that champions the image of the new society to which we aspire.

Asia Del Este

Asie de l'est

East Asia



Grassroots environmental struggles in China

Rena Lau (Globalization Monitor in Hong Kong)

Since former Chinese leader Deng Xiaoping proposed the "reform and opening up" policy in 1978, the Chinese economy has experienced rapid growth. Until 2014, the average annual GDP growth was 9.7%. This means that the Chinese economy doubled every seven years. This growth is even greater than Deng's plan, which aimed for quadrupling in 20 years (about 7.2% per year). Under the rapid economic development, the traditional image of China, with a beautiful natural environment of rivers and mountains, has been badly altered by pollution.

Beijing's toxic haze

Carbon dioxide emissions increase when industrial output increases. In 2007 China overtook the United States as the world's largest carbon emitter. At the same time, air pollution is serious. In 2006, 37.6% of China's 559 major cities failed to meet national air quality standards. In February this year, Chai Jing, formerly a reporter for China Central Television (CCTV), the main state broadcaster, released a self-financed documentary called "Under the Dome". This documentary sparked widespread concerns. Chai represents the new generation of the middle-class who care about their lives and health. However, this documentary was censored by the Chinese government.

Water is unusable

Water pollution is another serious problem. In China, at least 320 million people cannot access clean water. According to the 2014 China Environmental Bulletin, nearly two-thirds of the ground water and one-third of the surface water is not suitable for humans to come into contact with. Water from nearly 40% of lakes and rivers is not suitable for drinking, aquaculture or swimming. Tap water in the cities is not safe either. There were at least seven leakages of chemicals or heavy metals into tap water in Chinese cities between 2010 and 2014. They affected more than 300 million people.

Millions die from polluted air

Health problems caused by pollution are also getting serious and concern everybody who lives in China. Recent research from physicists at the University of California, Berkeley, calculated that about 1.6 million people in China die every year from heart, lung and stroke problems because of incredibly polluted air, especially small particles of haze. People in rural areas also suffer from severe health problems. There are more than 247 "cancer villages" in 27 different regions of China. Most villagers living in these "cancer villages" are too poor to move. These villagers are the most vulnerable people who suffer from pollution, but their voices are so weak.

Food is not safe

Water, air, and even food safety cannot be guaranteed. Over the past decade, there have been a number of food safety scandals. In 2008, a number of Chinese baby formula companies were discovered adding melamine to their products. In 2010, the media

revealed the “gutter oil” production chain in China (this is used oil which comes from restaurants, sewer drains and slaughterhouse waste and is illegally recycled). Other scandals include the abuse of plasticizer (an additive that increases plasticity), and the use of banned pesticides on vegetables and fruits. “Black-hearted food” (food manufactured dishonestly from contaminated products) is everywhere. This is also the reason why new middle class people are buying baby formula and groceries overseas.

Environmental protest growing

According to the state news agency, Xinhua, environmental protests in China have been growing by 29% per year since 1996, and a much more rapid increase of 120% occurred in 2012. The Chinese people have already reached a consensus that the causes of the ongoing pollution problems are the corruption of government officials and the lack of monitoring of polluting companies. So the only effective reaction is to march in the streets to fight against any sources of pollution that may be built nearby.

Not just about “Not in my back yard” (Nimby)

Nimby syndrome has often been mentioned in relation to China’s environmental protests. These include the protests against PX plants in Dalian, Xiamen and Kunming, as well as the anti-incinerator demonstrations in Beijing, Yangjiang and Huizhou. All these protests put out the message “do not build in my backyard”. In these cases, opposition declined when the targets were relocated to remote areas. However, there was an exceptional example in the Panyu district of the southern city of Guangzhou. Panyu residents called for the banning of all incinerators in China and demanded more environment-friendly waste recycling methods. This case was successful and exceptional because media and environmental activists in Guangzhou have more freedom than in other cities. In recent years, the Chinese government has revised the “environmental law” to make it stricter. It has also implemented the so-called “ten-point water plan”, which is considered the strictest environmental policy in China’s history. However, many Chinese laws cannot be implemented at the local level. Under the rule of the Chinese Communist Party, corruption is still common and human rights are restricted. This reduces the effectiveness of government-led reforms. In the short term, we can only hope the protests of the people will bring some improvements. If not, the situation will continue to deteriorate.

Corée du Sud : le Mouvement des chandelles

Pierre Rousset (Europe solidaire sans frontière)

Sous la pression d’une mobilisation civique massive, le Parlement sud-coréen a voté l’*impeachment*, à savoir l’ouverture d’une procédure de destitution de la présidente Park Geun-hye. Une victoire célébrée avec éclat par le Mouvement des chandelles qui entre maintenant dans une nouvelle étape de son combat citoyen. Si le Parlement a pris une telle décision envers la présidente, c’est qu’il n’avait plus vraiment le choix. Selon les sondages, la population était favorable à 81% à l’*impeachment* (et même à 60% en faveur de sa démission immédiate). Depuis des semaines, les manifestations de rue et occupations de places ne cessaient de croître, jusqu’à atteindre quelque 2,3 millions le 3 décembre, selon l’évaluation des organisateurs. Le Mouvement des chandelles a

véritablement gagné une envergure nationale. Une coalition de 1.500 associations appelée Emergency People's Action (Action d'urgence du peuple) a été constituée dans la foulée de cette mégamobilisation ; mais la dynamique reste dans une large mesure spontanée.

Le 30 novembre, la centrale syndicale militante KCTU a mené une grève générale d'ampleur à laquelle deux cent mille travailleuses et travailleurs ont participé, les rassemblements et manifestations mobilisant quelque cent mille personnes dans l'ensemble du pays. En temps normal, une telle journée d'action aurait été considérée comme un grand succès ; mais dans le cadre du Mouvement des chandelles, beaucoup plus vaste, l'impact du mouvement ouvrier organisé est resté relativement faible.

Un système politique intrinsèquement corrompu

Après la guerre de Corée (1950-53) et la partition *sine die* du pays, Washington a favorisé au sud la consolidation d'un régime anticommuniste, militaire et dictatorial. Pour des raisons stratégiques, les États-Unis ont permis le développement d'un capital coréen. Ce développement a été piloté par l'État, avec la formation de grands conglomérats familiaux, les *chaebols*. La démocratisation politique du pays n'est intervenue, sous la pression des luttes civiques et sociales, qu'au cours des années 1980. Puis le dirigisme d'État a été abandonné au profit de l'idéologie néolibérale. Une décennie après la chute du régime Chun Doo-hwan (1980-1987), les liens incestueux entre État, politiciens conservateurs et *chaebols* n'ont pas disparu. L'élection de Park Geun-hye en 2012 est de ce point de vue très symbolique. Son père, le général Park Chung-hee, a en effet détenu le pouvoir en 1961-1979, du temps de la dictature. Sa fille a pour sa part tenté de réhabiliter le régime militaire d'antan. Elle a contribué à aviver les tensions avec la Corée du Nord, inversant la politique de son prédécesseur, promouvant un nationalisme agressif et militariste. En juillet 2016, le déploiement d'un système de missiles antiaérien de l'armée US dans le sud-est du pays, à Seongju, a été annoncé. La place des *chaebols* dans le système présidentiel d'extorsion de fonds et de corruption s'est retrouvé sous une lumière crue quand le Parlement a auditionné les principaux chefs d'entreprise du pays, faisant publiquement figure d'accusés et obligés de présenter leurs excuses à la population : Samsung, Hyundai, SK, Lotte, Posco, Hanwha... Des poursuites judiciaires ont été engagées contre certains d'entre eux.

Résistances

Malgré l'affaiblissement des piliers des combats populaires des années 80-90 (ouvrier, étudiant, paysans), un vaste mouvement civique a pris le relais. Contre les accords de libre-échange et l'importation de viande de bœuf sans contrôle sanitaire adéquat, et en réaction à la crise de la paysannerie, un premier Mouvement des chandelles s'est affirmé. En 2016, le Mouvement des chandelles est devenu trop vaste pour pouvoir être contrôlé par quelque organisation qui soit. Saura-t-il maintenant trouver un nouveau souffle ? Comment poursuivre le combat à l'heure où la procédure de destitution de la présidente est enclenchée ? Comment éviter l'institutionnalisation ? Va-t-il entrer dans une période d'attente ? La gauche politique va-t-elle reprendre forme ? Les questions en suspens sont nombreuses. En tout état de cause, l'expérience de la gigantesque levée démocratique du Mouvement des chandelles laissera des traces profondes.

Asia Del Sur Asie du Sud South Asia



India Has Made Labor History

Vijay Prashad (Trinity College in Hartford)

Trade unions leaders are reticent to say how many people struck work on September 2, 2016. They simply cannot offer a firm number. But they do say that the strike – the seventeenth general strike since India adopted its new economic policy in 1991 – has been the largest ever. A number of newspapers suggested that 180 million Indian workers walked off the job. If that is the case, then this is the largest reported general strike in history.

Deprivation

680 million Indians— half the Indian population – are deprived of the basics of life such as food, energy, housing, drinking water, sanitation, health care, education and social security. Ninety per cent of India’s workers are in the informal sector, where protections at the workplace are minimal and their rights to form unions virtually nonexistent. Hope for the Indian worker is simply not part of the agenda of the current dispensation in India. Prime Minister Narendra Modi, who once more zipped off as part of his endless world tour, did not pay heed to these workers. His goal is to increase India’s growth rate, which can be accomplished by a cannibal like attitude towards workers’ rights and the livelihood of the poor. Selling off state assets, giving hugely lucrative deals to private business and opening the doors of India’s economy to Foreign Direct Investment are the mechanisms to increase the growth rate. None of these strategies, as even the International Monetary Fund acknowledges, will lead to social equality. This growth trajectory leads to greater inequality, to less power for workers and more deprivation.

Class Struggle

Only four per cent of the Indian workforce is in unions. If these unions merely fought to defend their tenuous rights, their power would erode even further. Union power has suffered greatly since the Indian economy liberalised in 1991. It is to the great credit of the Indian trade unions that they have embraced – in different tempos – the labour conditions and living conditions of workers and peasants in the informal sector. What power remains with unions can only grow if they do what they have been doing – namely, to turn towards the immense mass of the informal workers and peasants and draw them into the culture of unions and class struggle. The class struggle is not the invention of the unions or the workers. It is a fact of life for labour in the capitalist system. The capitalist, who buys the labour power of workers, seeks to make that labour power as efficient and productive as possible. The capitalist retains the gains from this productivity, sloughing off the worker to their slums at night to find a way to get the energy to come back the next day. It is this pressure to be more productive and to donate the gains of their productivity to the capitalist that is the essence of the class struggle. When the worker wants a better share of the output, the capitalist does not listen. What inconveniences the strike produces to the middle class has to be weighed against the daily ‘inconveniences’ that the workers endure as their extra productivity is seized by the capitalists. No other way has been shown to the worker, who had neither the political power to ‘lobby’ nor the economic power to dominate the media. It is silent, but for these festivals of the working-class.

From Gujarat to Kerala

Workers in Narendra Modi's home state of Gujarat joined the strike with great enthusiasm. This included over seventy thousand crèche and mid-day meal workers as well as port workers in Bhavnagar. Garment workers in Tamil Nadu and automobile factory workers in Karnataka closed their shops. Bank and insurance employees joined power loom operators and iron ore miners, while transport workers across the country decided to stand outside their bus and truck depots. Communist unions joined with other unions to ensure the widest mobilisation of workers. Each local union in this strike had its own grievances, its own worries and frustrations. But the broad issues that united these millions of workers revolved around the demand for workplace democracy, the demand for a greater share of the social wealth and the demand for a less toxic social landscape. The workers – through their unions – took their twelve point demands to the government, which ignored them. There is no expectation that the strike itself would lead to major concessions from the government. After all, last year, 150 million workers went on strike and the government did not shift from its anti-worker policies. Instead, the government of Narendra Modi deepened its commitment to 'labour market reforms' – namely to eviscerate unions and to enhance the right to fire workers at will. What the strike says is that India's workers remain alive to the class struggle.

Inde : les mouvements face au fondamentalisme

Juliette Segard (CCFD Terre Solidaire)

L'environnement social et politique en Inde est marqué par l'autoritarisme, d'où le recours massif à l'armée ou à des forces de police pour réprimer les mouvements, par l'utilisation de lois d'exception ou encore par l'intimidation et les menaces physiques adressées aux voix dissidentes. Dans les régions du « corridor rouge » affectées par le mouvement maoïste, la violence d'État se manifeste à travers un système brutal, oppressif et « hors-la-loi », avec l'établissement de législations extraordinaires et la constitution de bataillons dédiés à l'extermination des maoïstes. Les exactions sont nombreuses : mise à sac de villages, incendies volontaires, viols collectifs, assassinats, etc. Cette violence du modèle extractiviste promu, qui pousse à des tentatives de négation des droits difficilement obtenus par les communautés adivasi¹, notamment.

Violence étatique et paraétatique

Les mouvements sociaux sont de plus en plus criminalisés et limités dans leurs champs d'action à travers un usage abusif des lois d'exception. Au-delà d'une répression « légale », les défenseurs des droits de la personne sont harcelés, arrêtés ou même assassinés. Parallèlement à l'action des forces de sécurité de l'État, il y a des actions violentes de plus en plus nombreuses commises par le mouvement d'extrême-droite Rashtriya Swayamsevak Sangh (RSS). C'est une façon d'imposer la peur, la méfiance, l'autocensure. Les mouvements sociaux sont parfois pris d'une forme de fébrilité, lorsque ces groupuscules d'extrémistes annoncent qu'ils s'opposent à la tenue de conférences ou de conventions sur des thèmes leur déplaisant (sur la démocratie par exemple).

¹ Les adivasis sont les peuples originaires en Inde. Ils vivent principalement dans les régions éloignées et montagneuses.

L'escalade de la violence au Cachemire

Le 8 juillet 2016, le jeune Burhan Wani, commandant du *Hizbul Mujahideen* (mouvement revendiquant l'indépendance du Cachemire) a été tué par les forces de sécurité. Sa mort a entraîné des manifestations et des heurts violents avec les forces de sécurité, conduisant à la mort de plus de 80 personnes, malgré la mise en place d'un couvre-feu, et pendant un temps la coupure de voies de communications. Des milliers de blessés sont également à déplorer.

Attaques contre les ONG

Un autre volet de la stratégie du gouvernement actuel se manifeste par le rétrécissement des espaces politiques « ouverts » aux organisations de la société civile. La technique la plus visible, qui concerne directement les ONG tient à la manipulation du *Foreign Contribution Act (FCRA)* à l'habilitation des ONG à recevoir des fonds étrangers. Depuis 2015, le nombre d'ONG étant autorisées à recevoir des fonds étrangers est passé de 42 500 à 19 000. L'augmentation du risque de perdre le permis de recevoir des fonds fait en sorte que certaines ONG ne prennent plus position publiquement pour soutenir des luttes, d'où de nouvelles dissensions au sein de la société civile.

Le fondamentalisme hindou à la conquête de la société civile

La politique de criminalisation des mouvements et des ONG se déroule dans un contexte de concurrence avec les mouvements liés à l'idéologie de l'*hindutva* sur le terrain. Ces organisations sont structurées, contrôlées et porteuses d'une stratégie de conquête unitaire. Par exemple, une organisation religieuse hindoue, la *Dharmasthala Sangha*, très active au Karnataka, offre aux femmes des crédits sans contrepartie. Mais de fait, il s'agit de s'ancrer dans les campagnes et de se constituer une banque de vote. D'autres stratagèmes sont mis en œuvre : de l'organisation de camps d'été pour les jeunes à la tenue de formations pour les membres des panchayat en passant par des visites dans les pensions afin de présenter leur propre idéologie, vision de l'histoire et convictions religieuses ou à la mise en scène de dîner chez des dalit (pour promouvoir la « fraternité ») ...

Résistances

Malgré ce tableau assez sombre de la situation, quelques éléments sont porteurs. Il est possible que la domination du tandem BJP/RSS va contraindre les mouvements sociaux et les partis politiques de gauche, dont les rapports étaient jusqu'à présent marqués par la méfiance et par une forme de rupture, à se rassembler pour faire face à cet ennemi commun. Pour l'instant ces alliances sont malgré tout plutôt locales ou liées à un évènement particulier. Cela se constate dans le mouvement étudiant où récemment, les syndicats de gauche et ceux liés au Parti du Congrès se sont unis pour infliger une sévère défaite aux associations de droite liés au gouvernement du BJP. Selon divers observateurs, ces résultats témoignent d'un rapprochement des gauches, tout en illustrant la progressive construction de solidarités entre dalit, musulmans et minorités opprimées en général.

América Del Norte
Amérique du Nord
North America



In the United States, the Center Cannot Hold

New Organizing Strategies and Working Class Political independence
Comrades from the National Planning Committee of the US Social Forum

Today, qualitatively new means of production – labor replacing technology – have changed the game. The unprecedented instability and polarization created by this new technology is expressed in the electoral process today. Splits, shifting, and new political forms are inevitable, as the classes begin to struggle to shape society around their interests. The ruling class seeks a way to maintain private property at all costs, while the working class, in its desperate search to secure its means of survival, can only obtain their ends through the complete transformation of society on a new basis. Today, the political party system in the United States is in crisis. A fundamental shift in the economy, brought on by technology that no longer requires human labor, has caused the elimination of millions of jobs, leaving the workers desperately searching for the necessities of life¹.

The 2016 U.S. election was a referendum on the level of anxiety, anger and frustration that the majority of the American people feel about a political and economic system controlled by billionaires and Wall Street. In a country without an independent Labor Party, and in an electoral system dominated by two corporate parties, in both primaries the greatest enthusiasm was for the candidates who promised a departure from the status quo and who criticized a political and economic system “rigged” in favor of the elites and of capital. The election also exposed a white nationalist impulse which is rooted in the long history of racism in the U.S. Lost status and economic downward mobility are a dangerous brew for the white population because of being ideologically primed to expect the higher “wages of whiteness.”

While Bernie Sanders captured the imagination of millions of Democratic and independent voters disaffected from a Democratic party - which since the Clinton Administration has accelerated its move toward capital and away from any semblance of representing its historic base in organized labor, the industrial working class, and marginalized communities of every color - the Democratic Party instead chose a deeply unpopular “establishment” candidate with close ties to Wall Street, a history of anti-worker, anti-immigrant and racist policies, actions and positions and a reprehensible foreign policy record. In an election which was a clarion call for political and economic change from large segments of the American electorate, Hillary Clinton represented in her core the status quo - the Democratic party of NAFTA, of welfare reform, of mass incarceration, of hawkish foreign policy and mass deportations.

And in a country with a weak and disunited Left, low levels of political consciousness, and the historic use of race and xenophobes to divide the working class, Donald Trump’s nationalist populism appealed to segments of the white working class who feel left out by the supposed recovery of the Obama years preached by Hillary Clinton. The election of Trump represented a toxic brew / perfect storm of the economic crisis, and the reality that there is no way out for white (or any) workers – combined with the pull to right wing populism & white supremacy for white workers.

¹ Excerpted from <http://rallycomrades.lna.org/2016/11/political-crisis-today-like-no-other-in-american-history>)

Recent articles on the U.S. elections written for Rally, Comrades! discuss the alienation of American workers from the two party system

Millions were mobilized to vote for one or the other candidates, feeling as if they had been set adrift, unable to trust or believe in the candidates they were given, with nowhere else to turn. Faced with voting for one of the “twin evils” as one worker remarked, they either stayed home, threw their lot with the third party candidate, or held their noses and voted for one of the two main party candidates¹.

American workers are angry, confused and deeply divided about what the problem is and how to go forward. Donald Trump won the electoral vote and is the president-elect, but Hillary Clinton won the popular vote. Thousands across the country are in the streets protesting against Trump; thousands would also have been in the streets if Clinton had won. Some have characterized the elections as a “cultural civil war.” One observer said the elections were like a family going through a bitterly contested divorce, where the judge tells the child to choose which one she wants to live with, and the kid doesn’t want to live with either one. In the coming weeks and months, the Trump administration will reveal its agenda, but as with his opponent, we can be sure it will not include redressing the grievances of the American working class².

Despite his “anti-establishment” rhetoric, Trump clearly also represents capitalist, military, and ruling class forces within society, but appealed to a social base among working and middle classes pulled to Trump by the ideology of right populism (anti-elites/anti-Washington), nationalism and white supremacy – the oldest ruling class strategy for divide and conquer. The historic strategy of white supremacy was developed and used by the ruling class since the era of indigenous genocide and chattel slavery. Meanwhile, the Democratic Party has offered no resolution to either white workers, or workers of color – but historically the Democratic Party has depended on this social base dating to the civil rights era – blacks, Latinos, women, gays, unions, and the non-profit industrial complex. Their inability to deliver over last 10-20 years meant they were unable to win & lost non-college educated white workers (Trump got over 60%) - the center could not hold! Sanders offered a left populism or social democracy in the primaries, but is now rebuilding the Democratic Party to try to hold the center.

After the Elections: Building multi-racial Class Unity and political independence for the working class

In the opening years of the 21st century, the US state response to 9/11 created a new environment for social movement organizations and formations. The so-called “war on terror” and the Patriot Act intensified a climate of surveillance, repression, and criminalization of social protest and struggle, even as the social forum process globally and in the US was beginning. Movement forces were largely unable to stem the tide of neoliberalism, state violence, austerity, fascism, and the destruction of the planet for any substantial portion of humanity. This necessitated and opened up the space for more explicit debates and divisions of various types and expressions within the social forum and broader movement process.

¹ <http://rallycomrades.lrna.org/2016/11/inside-fight-for-a-new-america-underway>

² <http://rallycomrades.lrna.org/2016/11/after-the-elections-which-way-forward>

Today's movement is taking shape within the political landscape of a weak US left in relation to political practice, theory, and resources. Many left forces aren't rooted in those communities bearing the brunt of police and ideological violence, economic dispossession, and environmental crisis. Further, without political clarity and an understanding of the revolutionary process, the theory and practice of day-to-day work and campaigns is defensive, in the main. The complex connection between organizing for survival, and visioning and strategizing for a political offensive against capitalism lacks articulation. And, the political control and containment of movement forces by the pull of funders and the non-profit industrial complex, of the Democratic Party, and of trade unions looms large. This pull is exacerbated by a political culture of anti-communism, anti-intellectualism, and a bow to spontaneity and activism.

This post-electoral period in the United States is a powerful & important teachable moment – though it is also of course very dangerous. Neither political party of the ruling class – neither Republicans nor Democrats – will name capitalism as the overarching global system of oppression, exploitation and dispossession and ecocide that affects huge swathes of the multiracial, multinational & multi-gendered working class in the US & globally. And seeing no solution to their pain offered by either party, roughly 100 million Americans who could vote did not. Social movement and working class forces for the long haul (strategy) have to develop an independent workers / labor party that contends for electoral power and street power and represents the full interests and needs of the vast multiracial, multinational & multi-gendered working class in this society (& globally). This means a clear break from the Democratic (and Republican) parties which both represent the interests of the corporate capitalist class & its operatives in every sphere of society.

Our fight today, in the United States and globally, is between fascism in defense of private property, and the creation of a society organized by the working class, for workers, for social control of the wealth of society. In this time of epochal change in the system of production, caused by the automation and the advent of labor replacing technology, the struggle we are facing today is fundamentally different from previous periods of struggle in US and global history. Automation means that workers of all races in the United States, like workers internationally, have no future in capitalism, even as exploited and/or enslaved labor. Labor replacing technology and the crisis it has caused in capitalism has meant that, for the first time in generations in the US, millions of workers are searching for something new - outside of the capitalism - to provide answers and solutions to their problems. The objective circumstances have thrown tens of millions of workers in the United States - employed, unemployed and underemployed, and of every race and ethnicity - white, African American, Indigenous, Latino, Arab, Asian - into the ranks of the poor and dispossessed, a new class of permanently unemployed made superfluous to the capitalist economy by automation. For the first time in the history of the United States, we are seeing the development of the objective grounds for unity between workers of EVERY color in the United States - and with the poor and working class worldwide - as workers of every race, ethnicity and nationality face a similar present and future of poverty, dispossession, massive debt, environmental injustice, dislocation, displacement and violence committed by the state.

This economic disruption has paved the way for real class unity between workers of every race in the United States, as well as for unprecedented connections between the dispossessed of the US of every color - including poor whites - and the dispossessed globally. In the face of this, the 2016 U.S. election has exemplified on both sides - white nationalist and xenophobic forces on the Right and “progressive” and social democratic

forces on the Left - the determination of capital and of both of its corporate parties - to pre-empt and prevent a multiracial, internationalist, working class consciousness from developing. Our task therefore in the U.S. is to fight for this multi-racial class unity, and to build it into a massive social movement and independent, anti-capitalist political party to fight for the political power of the working class in the U.S., in unity with Left and social movement forces around the world.

The Battle of Standing Rock

How the Native have won, how the battle continues

Barry Sheppard (Against the Current)

Native Americans and their allies won an important battle in their fight to prevent the Dakota Access Pipeline to go through historic tribal lands of the Sioux, and under part of the Missouri River where the Sanding Rock Sioux reservation gets its drinking water. The battle was joined by the U.S. Army Corps of Engineers (ACE), when it issued an ultimatum that the protest at the site where the pipeline is scheduled to go under the river must be disbanded by December 4 or the participants would face arrest and prosecution. In short, the ACE would instruct the state and local police units to attack the water protectors on Dec. 5 unless they left the site by then. That would mean a repeat of the brutal police attacks against the non-violent protest that have already occurred, with clubs, attack dogs, tear gas, rubber bullets, water spraying of protesters with fire hoses in temperatures lower than 10 degrees (-12 C.), stun grenades, and mass arrests.

The Standing Rock struggle had already won wide support, but this ultimatum spurred a qualitative new surge of solidarity, with many new supporters coming to North Dakota to put their bodies on the line. By Dec. 3, there were some 10,000 who joined the struggle at Standing Rock, although they faced injury and arrest. In addition, there were protests in many cities against the big multinational banks financing the pipeline. A key aspect of this new surge was veterans of the U.S. armed forces, many Native American but others too, mobilizing to come. They were prepared to form a line of defense between the cops and the protest site. The cops would have to go through them first. By Dec. 3, there were 2,000 veterans ready for the battle.

Then on Dec. 4, the ACE (obviously under White House orders) denied Energy Transfer Partners, the company doing the construction, the permit to start building the pipeline underneath the river, officially halting construction. On hearing the news, the encampment broke out into cheers and celebrations, echoed by supporters throughout the country. But the mood was more sober the next day. Energy Transfer Partners reacted to the AEC decision by saying it meant nothing. They implied they might go ahead with the under river construction anyway, but that is uncertain, as it would lead to a direct clash with the federal government. More certain is ETP's boast that they have the full backing of Donald Trump, who has loudly (his normal speech) proclaimed that he will OK the Dakota Access Pipeline, reverse the Obama administration decision to block the XL pipeline, and scrap all regulations on Big Oil, Coal and the rest of the energy industry. Trump, as Commander in Chief of the armed forces, could order the ACE, part of the Army, to do so.

So the water protectors know they may have to re-mobilize. It was the power of mass mobilization that won this battle. Over the last many months of struggle solidarity was built up. First of all, it was the Standing Rock Sioux who united to act. Then other tribes joined in, including from Canada. Eventually over 200 tribes supported the struggle at

Standing Rock, overcoming differences in a show of solidarity. This was the largest gathering of Native Americans in struggle since the American Indian Movement of the last radicalization in the U.S. in the 1960s-70s. That they stood up and fought back encouraged others to come in support. Environmental groups recognized this fight against Big Oil was their fight too. Black Lives Matter activists saw a kindred struggle, as did many other groups and individuals. Nothing inspires all oppressed and exploited than to see a mass battle being waged against the ruling class. That this one was successful – even if conditional and the war is not over – furthers a sense that mass action is effective. In the protest camp, a renewed sense of their power was expressed. If there is need for further mobilization, this confidence will give them strength.

Quebec: After the Carrés rouges

Pierre Beaudet (Intercoll)

In the spring of 2012 in Quebec, a vast popular mobilization was driven by a radicalized student movement who took two years preparing through systematic consultations, policy debates and extensive studies and analyses, thereby, ‘winning the battle of ideas’, not only with students, but also to a large extent with a large chunk of popular opinion. The student movement, ASSÉ, was able to identify a clear and achievable target: freezing student fees. And at the same time, it worked on raising the larger issue of accessibility to post-secondary education, so that a large part of the population became concerned. Faced with an impasse, the right-wing government followed up its threats by passing repressive laws and regulations curbing public demonstrations and prohibiting mass picketing around schools and colleges. This in turn led many thousands of people to join in street protests for weeks, more than once bringing tens of thousands, behind the student banner: “Le mouvement est étudiant, mais la lutte est populaire” (this is a student movement, but the battle concerns the whole people).

How the Battle was won

Apart from its multiple social expressions, the movement that came to be known as the ‘Carrés rouges’ (after the red squares of fabric worn by the students) was embraced by thousands of people, many sporting the red square in public. Very visible and loud demonstrations, large and small, took place simultaneously in many locations (sometimes 5 or 6 in various districts of Montreal alone) often accompanied by various artistic signs of solidarity. Organized through a dense network of civic associations and trade unions, the emergence of the casseroles (pots-and-pans) was heard throughout the land. It is to be noted also that mass demonstrations were organized peacefully, avoiding confrontations with the police. Organizations at the heart were not in favour of the ‘principle’ of the diversity of tactics promoted by anarchists, leading to small ‘direct actions’, like smashing storefront windows. They thought it was counter-productive and without going to the extent of chasing out Black Blocs, they strongly tried to persuade activists not to disturb demonstrations. In the democratic processes that ASSÉ set up, there was no fetishism of forcing a ‘consensus’. In most cases, votes were taken after detailed discussions, expressing the opinion of the majority, and allowing organizations to move on. The key issue was, beyond the practice of allowing time and resources so that several opinions could be expressed, to decide to create a common will. Parallel methods to widen participation and avoid more articulate activists monopolizing the elaboration of

ideas were put in place: obligatory rotation between male and female speakers; limited speaking-time for everyone; suspension of plenary debates to allow small groups to consult; systematic informational systems so that people were informed before the procedural processes (which means they had not only the right to speak, but also the duty to prepare themselves); and creation of ‘working committees’, besides elected councils or executives, to prepare discussions and investigate various methods and strategies. After three months of battle, several government ministers resigned. An election was called specifically to denounce the student movement. But the right-wing lost!

New Organisational Hypotheses

The Carrés rouge movement has represented, in an embryonic form, new forms of democratic and popular representation and participation, inspired by the notion, as it was best articulated by the Asamblea popular de los pueblos de Oaxaca in Mexico, that ‘power, in the process of self-affirmation of individual and social classes does not signify oppression. The permanent challenge for oppressed classes to coordinate without authoritarianism, to conduct without manipulation, to lead in sharing power so that it becomes a collective reality’. This is directed at building the revolutionary subjectivity of the masses, not only multiplying social movements hoping that they, by their eventual growth, can marginalize or transform state power. It means developing means to confront state power, which requires a strategic perspective to neutralise its capacities and eventually, to replace it. It has recognized that the political space is not some ‘external’ domain that can be avoided; that the movement cannot stand ‘beside’ or on the ‘outside’; otherwise, it becomes ‘fantasy. The perspective required to carry this further is to remain steadfast, obstinate but not obsessed, to continue the exhausting ‘war of position’ and to focus on building the popular movement on the basis of the original socialist project, led by the working and popular classes themselves (self-emancipation). Many in Québec involved in the social struggles and movements recognize the importance of taking distance, on the one hand, from a certain obsession with horizontality and procedure, and an incapacity – even hostility – to think strategically and to identify lines of fractures and convergences. On the other, the development of the mechanisms to allow in-depth and sustainable participation requires opening up structures, designing new methods so as to include the invisible and the voiceless and thereby opening up the political process beyond traditional dominant voices. In that sense, structures need to be made flexible and movements have to learn how, as the Zapatistas say, to “command by obeying”. This includes a strong dose of horizontality in the decision-making process, which is different than ‘horizontalism’. In the anarchist narrative, horizontalism becomes an obligatory procedure that becomes a ‘one-size fits-all’ recipe. In the Quebec experience, breaking the top-down (and most of the time opaque) decision-making habit is a necessity to ‘get to the point’, that is, to elaborate strategies. It requires going beyond the point where movements are a collection of individualities and to a place where the collective will prevails. This is a global trend: popular movements and the left recognize that they have to search for the points of intersection, and not remain satisfied because lots of people are on the streets talking freely about liberation while there is no strategy. We need strategies, and therefore new tools. The left, in the best Gramscian tradition, needs to facilitate the convergence, to help in empowering and building the capacities of the social movements.

Europa



L'Europe des turbulences

Christophe Aguiton (Systemic Alternatives)

L'effondrement de l'Union soviétique (1991) avait conduit l'Union européenne à s'ouvrir rapidement à l'Est, avec la réunification allemande et l'intégration de plusieurs pays du bloc soviétique, et à accélérer l'intégration européenne avec les accords de Schengen et la création de l'euro. Au tournant des années 1990, des mouvements sociaux se sont développés pour se coordonner avec les « marches européennes contre le chômage » de 1997 et les initiatives comme « Jubilee 2000 » (annulation de la dette des pays du tiers monde). Ces initiatives ont été relancées avec le mouvement altermondialiste, lors des manifestations de Prague et de Nice (2000), de Gênes en 2001, des forums sociaux de Florence et Paris (2002-2003) et des manifestations contre la guerre en Irak (février 2003). Plus tard en 2007-08, la crise économique a tout bousculé :

- L'Union et les pays membres vont utiliser le déficit budgétaire comme moyen d'éviter une récession comme celle qui a suivi la crise de 1929, avec comme conséquence une augmentation très rapide des dettes des États membres.
- La création de l'euro était sensée aider à la convergence des économies européennes ; c'est l'inverse qui s'est produit, les pays à l'économie plus fragile (Grèce, Espagne, Irlande, Portugal, Italie et France) ne pouvant plus utiliser la baisse de la valeur de la monnaie comme moyen de soutenir leurs exportations vont voir leur déficit commercial se creuser face aux économies fortes, dont l'Allemagne avant tout, dont l'excédent commercial va dépasser celui de la Chine,
- Les institutions européennes et des pays comme l'Allemagne vont refuser toute mutualisation des dettes et toute politique de relance, et vont contraindre tous les pays de la zone euro à des politiques d'austérité radicales qui vont accentuer la crise sociale dans le sud de l'Europe.

La montée des luttes

C'est dans ce contexte que vont se développer des luttes de très grande ampleur dès 2011, en particulier en Espagne, Portugal et Grèce. Ces luttes vont combiner mobilisations syndicales « classiques », en Grèce en particulier, mais aussi, en Espagne et au Portugal, mais également, des mobilisations tout à fait nouvelles inspirées du Printemps arabe, l'occupation des places par des milliers de personnes, « indignados » en Espagne puis « Occupy » dans d'autres parties de l'Europe. Ces mobilisations vont apparaître alors qu'il n'existe plus de cadre structuré d'action au niveau européen. Le *Forum social européen*, créé à Florence en 2002, va cesser d'exister après le Forum d'Istanbul en 2010, en grande partie sur un constat d'incapacité à agir au niveau continental malgré l'impact de la crise économique. Le même constat pourrait être tiré à propos de la *Confédération européenne des syndicats* (CES) et des différents regroupements de forces de gauche ou écologistes en Europe, eux aussi incapables de réagir à la hauteur des nécessités. Une tentative de relancer une coordination européenne va être lancée, *l'AlterSommet*¹ à l'initiative de syndicalistes belges et allemands, mais sans réussir à prendre la place qu'avaient pris, dix ans auparavant, les Forums sociaux. Une des difficultés renvoie au fait que les Forums sociaux comme l'AlterSommet regroupent des organisations et des mouvements

¹ <http://www.altersummit.eu/?lang=fr>

structurés, alors que les mouvements nés en 2011 sont basés sur des individus. Une caractéristique que l'on retrouvera dans les mouvements les plus contemporains, comme le « pasé libre » au Brésil ou le mouvement du parc Genzi en Turquie en 2013, ou encore *Nuit debout* en 2015 en France, ce qui rend difficile de penser une coordination continentale ou internationale.

L'« autre » Europe

L'Europe ne se limite pas à l'Union européenne et compte d'autres pays qui faisaient partie du bloc soviétique, notamment la Russie, la Biélorussie ou l'Ukraine. Dans ces pays, les mouvements sociaux sont moins développés, bien qu'ils aient participé aux manifestations altermondialistes dès leur origine. La tension entre la Russie d'un côté et les États-Unis et l'Union européenne de l'autre, à propos de la crise ukrainienne divise les mouvements, certains soutenant les manifestants de Maidan, à Kiev, pendant que d'autres se sont rangés derrière les « pro-russes » actifs dans l'est du pays¹. Plus généralement, la crise au Moyen-Orient, les attentats de Daesh en Europe et la crise des réfugiés se sont combinés à la crise économique et sociale européenne et ont produit trois effets majeurs :

- L'incapacité de l'Union européenne à répondre à ces défis, d'où la crise sans précédent qui pose la question de sa dislocation.
- Dans toute l'Europe montent des courants xénophobes, réactionnaires et nationalistes, qui exercent déjà le pouvoir en Hongrie et en Pologne et qui ont joué un rôle clé dans le Brexit.
- En même temps, à une moindre ampleur, des courants de gauche radicale émergent, Syriza et Podemos en étant les exemples les plus connus.

Bref, on observe de nombreux mouvements qui se développent, sur des questions environnementales et sociales, mais aussi en soutien aux réfugiés ou en défense de droits fondamentaux remis en cause par les courants réactionnaires. Par contre, ces mouvements restent sans perspective, pour le moment, en ce qui concerne les mécanismes qui pourraient établir une coordination au niveau continental.

Facing the Abyss

Walter Baier (*Transform!europe*)

The ruling classes' inability to offer sustainable solutions to capitalism's systemic crisis is undermining the political legitimacy of the European Union. This once more has been revealed by the failure of the EU to provide viable and inclusive solutions for the migrant and refugee population seeking refuge in Europe. It is also evident from the EU commission in the in-transparent consultations and ratifications of International Trade Agreements (TTIP, CETA and TISA). Despite immense problems of cohesion within the Union, its member states once more ignored the massive resistance by civil societies. The terrorist attacks that shocked France and Belgium were taken as a pretext for enhancing repression by proclaiming the "state of emergency" which objectively aim at repressing civil protest and trade union mobilization against anti-labor laws and regressive policies. The anti-Islamic hysteria promoted by powerful media outlets and supported even by

¹ Cette division en Europe s'est retrouvée à propos de la crise au Moyen-Orient. Par exemple, certains mouvements se retrouvant avec l'opposition au régime syrien pendant que d'autres l'ont appuyé.

centrist parties has cultivated a climate of fear which led and leads to the rise of far right nationalist populist parties in many countries.

Chaos, Dislocation and the Ultra-Right

- **Greece.** The *Syriza* government has been forced to implement the austerity policies of the EU. At the same time the country continues to face a humanitarian crisis both in regard to its own population and the 60 000 refugees trapped within its borders.
- **Britain.** The majority vote to leave the EU highlighted the depth of territorial and social fault lines, following more than thirty years of austerity and capitalist globalization.
- **Austria.** The radical *Freedom Party* although its defeat in the presidential elections still is the country's strongest party.
- **Germany.** The radical right *Alternative für Deutschland (AfD)* is a phenomenon not seen since 1945.
- **France.** The *Front National (FN)* is preparing confidently for the 2017 elections.
- **Belgium.** *Vlaamse Beweging*, with close ties to the extreme right, is part of the government.
- **Scandinavia.** In Denmark, *Dansk Folkeparti* has been successful in getting implemented the most xenophobic immigration policies ever. In Sweden, *Sverigedemokraterna*, with its origins in the neo-Nazi movement, is getting stronger.
- **Central and Eastern Europe.** Living standards and wages remain far lower than in other European countries. Most banks have been privatised. The productive systems have been dismantled, leading to mass unemployment and emigration. Ultranationalist and authoritarian governments are rising in Warsaw, Budapest and Bratislava.
- **Ukraine.** The civil war (more than 10,000 lives since 2014) is creating deep rifts in Europe, which recall those of the Cold War.

This multifaceted crisis forms part of the new global imbalances which are exacerbating. Despite many warnings, the ecological crisis has worsened. Instead of coping with these challenges European elites have chosen a course of confrontation. The European Commission envisages a further militarization of EU foreign policy and the involvement of European military forces in external operations, in coordination with the US and NATO, particularly in Eastern Europe. All of this constitutes a growing threat for peace and security in Europe.

Popular political struggles

The upcoming European political calendar is full of important electoral debates, including the presidential elections in France and the Bundestag elections in Germany.

- **In Greece,** the movement of solidarity towards migrants shows that the spirit of welcome is still alive in Europe and it is not a “luxury” for rich countries. This solidarity movement is acting as a brake on and a focus of resistance against societies tipping into xenophobia.
- **Austria** successfully managed to avoid an electoral victory of the far-right FPOE in the presidential election. In Italy the “NO” vote, although also supported by the far-right, was a loud rejection of the “there is no alternative” doctrine to austerity and a powerful message for the defense of democracy.
- **In Poland,** women had a victory against an attempt to further worsen the already reactionary abortion law.

- In **Spain**, the Parliamentary election and the regional elections in 2015 and 2016 confirmed the erosion of Spain's bipartisan system and brought the different forces of radical left and the Spanish movements in leading positions of the local governments and provided it a strong position in the parliament in Madrid.
- In **Romania** and **Moldova**, the peoples are mobilising against the corruption of the ruling classes and the political deadlock. The overthrow of the Romanian Government in November 2015 and the mass anti-corruption demonstrations in Republic of Moldova are clear signs of that.

In one word, the struggle continues still at both national and the European levels, inside and outside the European Union. There are still political, social and civic forces that reject the dilemma. The peoples still can force Europe to step back from the brink.

El Futuro del FSM
L'avenir du FSM
The future of the WSF



Réinventer le Forum

Francine Mestrum (Global Social Justice)

Dire que le forum social mondial est en crise est enfoncer une porte ouverte. Son Conseil international se perd en des débats existentiels et autoréférentiels depuis quatre ans. Est-il permis de parler de l'échec du mouvement altermondialiste? Certes, le FSM n'est qu'un des multiples acteurs au sein du mouvement, mais il aurait pu être l'instance où prennent forme les alternatives. Que faire ? Il me semble urgent d'abord de cesser les débats d'arrière-garde, comme si ceux et celles qui veulent avancer et briser les blocus paralysant, voulaient 'prendre le pouvoir'. Ce sont là, me semble-t-il des pratiques d'une gauche surannée, incapable de vrais débats démocratiques. Le FSM a plus de quinze ans, s'il n'est pas en mesure d'évoluer, il est perdu. Deuxièmement, il faut cesser de parler en slogans de plus en plus creux : admettons que le FSM n'est pas un 'processus' (vers quoi ?) et qu'il ne 'facilite' pas le travail des mouvements sociaux. Admettons que le soi-disant 'horizontalisme' n'en est pas un et que tout travail sérieux, à terme, nécessite un minimum d'organisation, de secrétariat, de démocratie et de 'reddition de compte' (imputabilité). Je considère que ceux qui n'admettent pas ces quelques principes, ne devraient plus être autorisés à débattre de l'avenir du forum. Si nous voulons réellement que le FSM soit un processus et qu'il facilite le travail des mouvements sociaux, il faudra s'organiser différemment. Pour cela, il faut:

- Agglutiner des thèmes et des mouvements spécifiques (ce qui demande des mouvements une disponibilité d'aller au-delà de leurs propres réseaux.
- Sélectionner pour chaque forum 2, 3 ou 4 thèmes prioritaires sur lesquels de grandes conférences peuvent être organisées.
- Préparer des sujets de convergence et d'y travailler avec les mouvements en question lors des Forums.
- Organiser un secrétariat apte à prendre toutes les décisions organisationnelles de niveau pratique.
- Organiser le CI de telle façon qu'il puisse être intéressant pour des leaders des grands mouvements sociaux et pour des intellectuels de se réunir, de discuter de la conjoncture politique mondiale, de réfléchir aux stratégies et de préparer les grandes conférences du FSM.

Le Forum social mondial pourrait être un outil pour préparer l'avenir, car il nous faut un mouvement capable de réfléchir et d'agir au nouveau mondial. Si nous voulons qu'il le fasse, il nous faudra le réorganiser.

E la nave va

Chico Whitaker (militant altermondialiste brésilien)

Quinze anos de edições desse Fórum é um bom período para fazer balanços. Mas muitos consideram que é oportuna uma boa revisão não somente por isso mas porque sem dúvida o FSM já não tem o vigor que alcançou, ao reunir 150 mil pessoas em Porto Alegre, cinco anos depois do primeiro Fórum, ou quando teve outro tanto de participantes em Belém, em 2009. E que por isso ele desapareceu de muitos radares, o que exigiria que refletíssemos sobre como fazer para que volte a ter a relevância que já teve.

Outros, por outro lado, consideram que uma revisão é necessária porque o mundo mudou muito desde que a proposta do FSM foi feita por um grupo de organizações e

movimentos sociais brasileiros. E isto exigiria uma readequação dessa proposta frente aos problemas e desafios atuais do mundo e à própria evolução na ação das forças políticas. Seria preciso mudar o caráter do Fórum assim como o modo dele se realizar, deixando-se de respeitar ou revendo sua Carta de Princípios, elaborada a partir do sucesso do primeiro em 2001?

Esse debate, que se desenvolve dentro e em torno do Conselho Internacional do Fórum, tem levado a questionar igualmente a função e o modo de trabalhar dessa própria instância, criada igualmente depois do primeiro Fórum. E o CI vive há vários anos uma grande crise de identidade e de funcionamento, depois de ter cumprido um papel essencial nas decisões sobre a realização desses eventos pelo planeta afora e sobre a metodologia de sua organização. Mas eu tenho vivido e acompanhado experiências que me levam a acreditar que precisaríamos voltar nossas atenções também para o que temos chamado de “processo do FSM”, mais além dos eventos mundiais e da própria crise do CI. Esse “processo” é o conjunto de Fóruns Sociais Regionais, Nacionais e Locais, e agora também Temáticos, que surgem onde militantes querem organizá-los. E para caracterizar o que se passa com esse “processo”, eu utilizaria a imagem criada pelo título de um filme de Fellini, que usei como título destas reflexões: *e la nave va*. Esta expressão tem o mesmo poder de síntese do dito popular menos gentil que diz que “a caravana passa enquanto os cães ladram”: ela resume bem o modo como algo que está sendo feito ou está acontecendo segue seu caminho com força própria, sem ser incomodado.

Eu associaria o “processo do Fórum Social Mundial” à primeira dessas expressões, mais leve e mais próxima do ambiente alegre e sem ranger de dentes que conseguimos criar nos FSM – ao libertá-los de lutas pelo poder dentro deles. Está se tornando cada vez mais complicado decidir onde se realizará o principal evento desse processo a cada dois anos – periodicidade adotada antes do FSM de Belém, em 2009. As discussões a respeito dentro do CI correm até o risco de imobilizá-lo mais do que está. E alguns de seus membros até já levantam a hipótese do evento FSM ser organizado com menor frequência, isto é, a cada três em vez de a cada dois anos. Ora, o mesmo não ocorre com o processo, que parece já ter entrado para a categoria dos Bens Comuns da Humanidade, cuja característica fundamental é não terem dono e estarem igualmente ao serviço de todos. O processo do FSM se desenvolve de maneira totalmente autônoma, com força própria, sem depender de ninguém, nem da decisão de comandantes nem de desejos de insatisfeitos, e sem nenhum controle. Há muitos “Fóruns Sociais” ocorrendo pelo mundo afora, dos quais o CI só toma conhecimento quando alguém lhe leva dados a respeito – como, se não me falha a memória, em sua reunião de Dakar, em 2011, em que ficamos surpreendidos, positivamente, com a informação, trazida por Gus Massiah, de que no ano anterior tinham sido realizados mais de 50 Fóruns Sociais. A maioria dos membros do CI nem sabia da maioria dos que tinham acontecido.

Na medida em que esses Fóruns Sociais forem efetivamente “espaços abertos horizontais”, sem ninguém que os “dirija”, nos quais se respeite a diversidade e se facilite o surgimento de novas articulações, alianças e redes, estaremos construindo a força que precisamos ter para enfrentar o sistema que domina o mundo; e que tem que ser muito maior do que aquela de que disporemos se continuarmos fragmentados ou competindo uns com os outros dentro de nosso próprio campo. O esforço pela construção da unidade, na diversidade, é de fato a grande novidade política da proposta levantada pelo Fórum Social Mundial. O evento mundial é evidentemente necessário, e deve acontecer periodicamente, porque resume e simboliza uma alternativa para o mundo: aquela que a sociedade civil propõe a uma Humanidade cada vez mais angustiada com as tristes perspectivas políticas, ecológicas e humanas decorrentes do domínio do planeta pelo

capital. Mas esse evento – que será sempre o principal - só pode representar um avanço rumo ao “outro mundo possível” se as lutas dos movimentos sociais que dele participam estiverem de fato avançando em cada uma das múltiplas frentes em que temos que superar esse domínio.

Reinventing the Forum

Francine Mestrum (Global Social Justice)

To say that the WSF is in crisis is stating the obvious. Its International Council has been lost in existential and self-referential debates for at least four years and does not know how to get out of it. Is this the failure of the alter-globalist movement? Of course, the WSF is only one of multiple actors of the alter-globalist movement, but it could have been the place where alternatives get shaped and where, at this precise moment, an answer could have been given to all those, left and right, who want to put an end to globalisation. Whereas, what we need, is not another version of nationalism, but another form of globalisation, in favour of societies and the environment. Unfortunately, this is not what is happening. What should be done?

It is urgent, first of all, to stop the rear-guard debates, as if those who want to progress and break the paralysis were only trying to ‘take power’. These are really discourses of an outdated left. The WSF is more than 15 years old, if it cannot change, it is lost. Secondly, the WSF should stop to speak in empty slogans. We should admit the WSF is not a ‘process’ (where to?). We should also admit, thirdly, that the so-called horizontalism is not what it pretends to be and that all serious work needs a minimum of organisation, a secretariat, democracy and accountability. I think that those who do not accept these simple principles, should have no right to discuss the future of the forum. If we really want the WSF to be a process facilitating the work of social movements, we should organise differently. For example:

- Work on the agglutination of specific topics and movements (which demands an availability of movements to go beyond their own networks)
- Select for each Forum, one, two, three or four priority topics on which major conferences can be organised.
- Prepare convergences with concerned movements during the Forum.
- Organize a secretariat able to take organisational decisions at the practical level.
- Organize of an IC that can be attractive to leaders of major social movements and intellectuals – academic and non-academic – so as to meet and discuss the global political situation, to reflect on strategies and to prepare major conferences.

We need a movement capable to reflect and to act at the global level. If we want this to happen, we have to reorganise the Forum.

Why The World Social Forum Still Matters

Immanuel Wallerstein (Yale University)

The World Social Forum has met regularly since its first meeting in Porto Alegre in 2001. And just as regularly, there have been analysts who have announced its demise as a relevant expression of the Global Left. And nonetheless, it continues to matter in the struggle for global justice. The most recent meeting was in Montreal, Quebec on August

2016. This meeting was in some ways different from previous ones. It was the first one held in the Global North. The decision to hold it there was a deliberate attempt to demonstrate the globality of the WSF. This decision came at a price. The Canadian government refused visas for a significant number of prospective attendees coming from the Global South. The cost of travel and lodging for attendees was high. The result was a meeting with a reduced number of participants, and one that was tilted more than previously to persons coming from the Global North. This was no surprise to the organizers. The belief was that the price was worth the positive side of the decision.

In some ways, the meeting was like all previous meetings. On the one hand, there was an immense range of themes under discussion. Participants tended to attend those thematic panels that were of greatest interest to them. The result was a network of thematic ghettos, and an insufficient amount of trans-communication between the range of different worldwide political struggles. On the other hand, there was a major debate about the validity of the “horizontal” manner in which the WSF was organized. Its critics argued that the WSF was no longer relevant to the real political struggles going on everywhere. This debate has been held repeatedly, but this time it was perhaps more intense.

The major new argument among those who were unhappy with the “horizontalist” mode of organization was that we should not be looking at who is now attending the WSF but at those who are no longer attending it because they have come to see it as an expensive waste of time, since it did not further the actual political struggle. The counter-argument is that the WSF has shown itself to be a powerful brand name. There are now an ever-growing number of countless regional, national, and local social forums. There are endless thematic forums at all geographical levels. The WSF has proved to be a bottom-up concept, not a top-down one. And this remains its essential strength. It is a battle of one set of intuitive and genuinely subjective judgments against another. If it has become more intense, it is largely because the global political struggle that seemed so relatively favorable to the Global Left a decade ago now seems to have been reversed. The resulting pessimism within the global justice movement has led to the harsher internal debate of the WSF. It is not the WSF that has caused this worldwide greater difficulty for the Global Left. Rather, it is this reversal that has led to more internal debate within the WSF.

My own sense is that we have to keep our eye on the global struggle, and the role that the WSF can play in it. If we were to hold no more WSF meetings, it might liberate some money, energy, and time for other activities. But these “other activities” might never occur, as pessimism leads to withdrawal from activism. The meetings of the WSF, however imperfect, are acts both of renewal and optimism. The leaders of two major organizations in the Tunisian struggles – the Tunisian Forum for Economic and Social Rights and the Tunisian General Labor Union – have written a very critical paper analyzing the failings of the Montreal meeting. Nonetheless, they end their paper by saying that, despite the flaws, the meeting was a success because it preserved *le sillon de l'espoir* (“the trace of hope”).

One very positive aspect of the Montreal meeting was that the sessions devoted to the future of the WSF were massively attended. The debates were fierce. The attendees were seeking ways to strengthen their struggles. They thought that how the WSF was organized might be part of the answer. The secret of the WSF from the outset has been that it sought to be inclusive of all the tendencies within the Global Left. It sought to be mindful of the historic failures of the Global Left over the past two centuries. It has been a plus, not a minus, in the worldwide struggle to transform the world-system and to

replace it with a relatively democratic, relatively egalitarian one. Let us continue to talk to each other and learn from each other.

Questions sur l'avenir du FSM

Ronald Cameron (militant altermondialiste québécois)

Que devons-nous faire pour que d'autres mondes soient possibles ?

Je veux soutenir l'importance des organisations et des mouvements dans toute démarche qui espère capter la radicalisation citoyenne individuelle. Sans une telle médiation, les nouvelles radicalisations ne peuvent contribuer de façon durable à la transformation à long terme des sociétés. Elles peuvent avoir un impact dans l'immédiat, mais après leur reflux, l'énergie dégagee est en quelque sorte évaporée. J'ai constaté une ouverture importante de la part de membres du Conseil international du FSM aux nouvelles mobilisations. On pense notamment aux mobilisations d'*Occupy* et de certains secteurs en mouvement dans les mouvements sociaux, notamment au Moyen Orient. Le « Printemps érable » au Québec peut témoigner aussi d'une certaine manière de la même dynamique. L'exemple des Indignés est souvent présenté comme un des mouvements typiques de la nouvelle radicalisation prometteuse. Elle a néanmoins migré en Espagne dans une formation politique qui joue un rôle clé dans le renouvellement de l'action politique de la gauche sociale.

Quelle est la place respective des « anciens » et des « nouveaux » mouvements sociaux ?

Certaines critiques vont jusqu'à écarter les organisations et mouvements plus traditionnels. Ce qui pourrait isoler le mouvement et qui s'écarte des objectifs d'inclusion. On peut certainement critiquer les syndicats et les partis, pour une approche trop *top down*. Toutefois, il existe une conception de la mobilisation qui part des préoccupations des membres et qui fait partie intégrante des efforts que peuvent déployer ces organisations ou les mouvements. De plus, du point de vue de la stratégie à long terme du FSM, on doit prendre appui sur les organisations et mouvements sociaux en vue de mobiliser leurs membres. L'ambition du mouvement étant inclusif et cherchant à rallier les anciens et les nouveaux mouvements sociaux, la stratégie doit se préoccuper continuellement de chercher cette inclusion, et d'éviter l'atomisation du processus des forums sociaux.

Comment le FSM peut-il se relancer ?

Le processus des FSM doit remettre en perspective la question de sa pertinence, de sa portée et de la valorisation des actions de première ligne, tout en maintenant les principes et la méthode d'espaces inclusifs. Dans la réingénierie du processus des FSM et partant d'une perspective d'asseoir le mouvement altermondialiste sur les mouvements et réseaux sociaux en lutte dans le monde, l'objectif d'une telle approche réside dans la capacité de souder des relations solides entre les mouvements sociaux mondiaux. La perspective d'un front mondial des mouvements sociaux devrait inspirer en quelque sorte les plans d'action des instances du FSM. Il ne s'agit pas d'une nouvelle théorie pour une cinquième internationale. Aussi, si les exigences d'unification des combats demeurent importantes, elles ne peuvent faire l'économie du maintien du pluralisme, de l'inclusion des différentes réalités des mouvements et de la nécessaire mise en place d'un cadre unitaire de débats. Le maintien d'un espace ouvert et inclusif n'est pas à remettre en question, mais la

traduction en concertations accrues et en soutien aux luttes m'apparaît une exigence plus importante actuellement.

Le FSM et l'engagement militant

Pascale Dufour (Université de Montréal)

En 2001, le premier Forum social mondial a été perçu comme un moment militant « inédit ». Espace et non mouvement, dédié à la recherche des alternatives et au ré-enchantement du monde, véritablement transnationale, porteur de construction de solidarités croisées entre des organisations situées partout sur la planète; la plupart des observateurs voyaient dans le FSM, une rampe de lancement crédible pour le développement de perspectives politiques alternatives. Surtout, la forme du FSM semblait contenir la prise en compte et la valorisation des différences à travers le globe et une grande flexibilité de fonctionnement liée à la décentralisation des actions mondiales.

Autrement dit, la forme FSM tentait d'éviter les écueils des modes de fonctionnement politique de la gauche et de l'extrême-gauche des années 1960-70 qui avaient déchiré les milieux progressistes. Depuis, les expériences successives des FSM démontrent la force de la formule. Néanmoins, quelques questions demeurent qui laissent penser que la pérennité des FSM n'est peut-être pas une fin en soi.

Premièrement, les FSM demeurent ancrés dans le monde des « organisations » au sens de groupes formels constitués. Même si empiriquement, il est tout à fait possible de participer à un FSM sans carte de membre officiel d'une organisation; pour s'impliquer plus activement dans l'organisation de l'évènement, il est attendu que la personne s'engage au nom d'un collectif. De la même manière, le comité international du FSM est basé sur l'existence d'organisations qui prennent des décisions et des positions en leur nom. On sait, par ailleurs, que l'engagement militant se fait de moins en moins en allégeance avec des organisations formelles, mais plus par « agglutination » d'intérêts et d'identités, qui peuvent prendre la forme de réseaux affinitaires ou de collectifs. Il y a là un grand défi pour les FSM : articuler le fonctionnement du monde des « organisations » et d'autres formes d'action collective dans la planification des évènements et la mobilisation.

Deuxièmement, il est de plus en plus difficile de justifier la plus-value des rassemblements mondiaux. Les coûts environnementaux, les ressources matérielles nécessaires, la déconnexion possible entre l'évènement FSM et les crises politiques en cours, sont des dimensions soulevées pour remettre en cause la pertinence même des rassemblements mondiaux.

Ces questions ont accompagné les forums sociaux tout au long de leur existence. Mais force est de constater qu'il est de plus en plus difficile d'y répondre dans un contexte qui a bien changé. En 2016, on assiste à une crispation nationale et les politiques d'austérité partout ont affaibli la croyance en la possibilité de réformer le système économique et l'Amérique latine ne joue plus son rôle de continent-leader progressiste.

From Resistance to Alternatives

Meena R. Menon (Trade Unionist from India)

15 years later, the world has not changed dramatically, but global civil society, the anti-globalisation, anti-capitalist movements and political parties have made a space, found a voice, in many parts of the world. Social movements need to represent the constituencies

they represent, but it is difficult to move their focus from resistance to the building of alternatives. The issue we have to address today is: is this position still tenable? We are not convincing unless we can also answer the questions: what does your vision look like on the ground? How does it solve the big problems? How can governments implement the plan? What needs to be done first, and what later? If we don't have answers, our vision may have to be interrogated, without fear or favour. The question we will then be asked, and not just in the mainstream discourse is: is it the vision that is flawed? Or is it the implementation mechanism? Or is it the translation of vision to policy? Is it a problem of democracy: the challenge of how to aggregate different and opposing points of view, inside a grand vision? What should be a policy towards the elite which still has economic power? What is the response when they mobilise? Can solutions only be based on political, military force?

The time has come to move seamlessly, from dreams to the drawing board. Political parties in power are faced with one more critical challenge: the issue of democracy: both internal and in governance. It is becoming increasingly clear that both political parties and social movements have to institute organised internal democracy within itself to be really effective, strong popular and relevant. People's participation and internal democracy are both the greatest challenge facing political parties on the left. But this is easier said than done in the prevalent culture of tradition and hierarchy which assails many left parties. The WSF is a forum where these critical issues can be addressed by involving an immense pool of experiences and knowledge from all over the world: Firstly, by facilitating the discourse on, not just strategies of resistance, but comprehensive, ground level alternatives and solutions. Secondly the WSF is an important exercise in democracy. It is an exercise in democratic decision making based on consensus. It facilitates the building the broadest possible alliances. We are yet to pass that milestone which will make the social forum completely irrelevant, however appealing an idea that might be.

What Next for the WSF?

Firoze Manji (journalist and author, Kenya)

For many of these movements, WSF may theoretically offer an opportunity to share ideas with others, but more often than not, the movements are unable to afford to attend. When a few do, they are often a minority voice and come away unconvinced that the effort was necessarily worthwhile. This reflects the problem with most WSFs whereby the well-endowed – and often the INGOs and their 'partners' – are over-represented at the WSF meetings. While to some extent that may be overcome through a greater institutionalisation at the regional level, even intra-regional flights tend to be as expensive as international travel, and so out of the reach of many movements. WSF has achieved a great deal during its existence, but there are limitations to what this form of organising can do in relation to popular movements. It may be time for other forms of collective actions to emerge such as, for example, the way in which La Via Campesina organises meetings that are restricted to members of the movement rather than the more liberal approach of WSF where anyone and everyone is invited into the tent. This approach has allowed many advances in the dialogues between different sectors and regions, but may not necessarily be what is needed today where coordinated political actions of solidarity are required. For example, the struggles at Standing Rock in North Dakota reflect the organic convergence of so many important issues: indigenous

movements, the history of genocide, the environmental destruction caused by extractive industries, oil as a contributor to climate change, the role of the state in defending the interests of capital, the role of veterans, etc. An international response in defence of the Water Protectors is urgently needed, but the WSF as presently constituted is not in a position to mobilise the solidarity support required, at least not as WSF. The North Dakota events are likely to be the pattern that will be repeated over the coming years as capital undergoes its *effondrement*.

Le FSM et l'altermondialisme en Afrique

Demba Moussa Dembélé (Forum social africain)

En octobre 2014, l'édition du Forum social africain à Dakar, Sénégal, avait pour thème « Crises, guerres et interventions militaires extérieures pour le contrôle des ressources ». Ce forum avait pour but d'attirer davantage l'attention sur les stratégies de certaines puissances pour mettre la main sur les ressources du continent. Il avait aussi pour objectif de renforcer le travail de conscientisation des mouvements citoyens qui luttent dans plusieurs pays pour une meilleure gestion des ressources nationales et la fin de la corruption, en prônant notamment la transparence dans l'exploitation des ressources naturelles et une distribution plus équitable des revenus tirés de celles-ci. En juillet 2016, le Forum social ouest-africain avait lieu à Conakry, sous le thème « Après plusieurs décennies de mondialisation : quels défis de gouvernance dans un contexte de crises politiques, socioéconomiques et sécuritaires ? » Après 3 jours de débats, les mouvements sociaux africains ont publié la Déclaration de Conakry, dont voici un extrait :

Face à la crise globale du système capitaliste et à la faillite du mode de gouvernance néolibéral dicté par les multinationales et les puissances de l'Occident, qui cherchent à reconquérir notre continent, les résistances s'organisent un peu partout dans le monde pour l'avènement d'alternatives durables, respectueuses des droits de l'homme, de l'équité, de la justice sociale et de l'égalité des chances. L'Afrique est devenue le continent le plus convoité par les puissances économiques et financières qui comptent assurer leurs profits présents et futurs par l'accaparement des ressources du continent. Par des accords commerciaux inévitables comme ceux des Accords de partenariat économique, que l'Union européenne veut imposer aux pays de l'Afrique-Caraïbes-Pacifique), et l'imposition à la tête des pays de dirigeants à la solde du système financier et politique international, le néolibéralisme continue à étendre ses tentacules sur le continent africain au détriment de ses populations.

Par rapport au Forum social mondial, les mouvements africains estiment que le FSM garde sa pertinence comme lieu de rencontre du mouvement altermondialiste, pour partager les expériences de luttes et nouer des solidarités contre le système dominant. Il y a donc lieu de le maintenir et surtout d'en faire un lieu d'élaboration d'alternatives démocratiques et populaires à ce système. Les mouvements sociaux africains accordent une grande importance au FSM. Cela explique leur grande frustration avec ce qui s'est passé à Montréal et leur appel au retour du FSM en Afrique, lancé lors du Forum social ouest-africain de Conakry.